N° 2-3 - 1993

PONTAIX, vue ancienne

ETUDES DROMOISES

Bulletin trimestriel (nouvelle série)

Edition par l'Association Universitaire d'Etudes Drômloises

Deissin : Roger Brueil
ETUDES DROMOISES

Revue trimestrielle - N° 2-3 / 1993
(publiée avec l'aide du Conseil général de la Drôme)

Prix de ce numéro .................. 60 F
Prix de l'abonnement (année civile) .... 150 F

Adresse : 1) les demandes d'adhésion et leur règlement, les cotisations, les changements d'adresse

2) les commandes de numéros antérieurs (voir page 3 de couverture) :
à M. Henri CHAFFAL, trésorier de l'A.U.E.D., 41, rue Chorier, 26000 VALENCE
(chèques libellés à l'ordre de : A.U.E.D. VALENCE)

3) toute autre correspondance à :
M. Fernand MONTEILLET, secrétaire de l'A.U.E.D., 13, avenue de l'Yser, 26000 VALENCE.

4) les manuscrits retenus pour la publication à :
M. Emile BOISSIER, secrétaire adjoint, 13, rue Hugues Lebon, 26000 VALENCE

---

SOMMAIRE

| Le repas amical du 3 avril 1993 | H. DESAYE | 2 |
| RÉGION DE VERCHENY ET PAYS DE QUINT (I) | Y. THOMAS | 4 |
| Histoire géologique | M. WULLSCHLEGER | 12 |
| Trois bassins du Diois septentrional | J.-C. DAUMAS | 30 |
| La Roche de Marignac : traces d'un habitat de pente | R. LAUDET | 36 |
| La campagne entre Die et Saillans à l'époque romaine | H. DESAYE | 47 |
| Le donjon de Pontaix | J.-N. COURIL | 55 |
| Véronne : désertification et autres questions sur le Diois | C. GARDELLE | 59 |
| Le cèdre et les forestiers dans le département de la Drôme | J. BIOULLES | 66 |
| Actualité météorologique : un hiver catastrophique | F. MONTEILLET | 67 |
| Programme de la sortie de l'A.U.E.D. dans le Diois | |
| NUMÉROS DE LA REVUE DISPONIBLES | |

---

N'OUBLIEZ PAS!
La sortie de l'A.U.E.D., le dimanche 13 juin 1993 :

nous visiterons le Val de Drôme de Vercheny à Sainte-Croix et le Pays de Quint.
(Voir le programme page 67)
LE REPAS AMICAL DU 3 AVRIL 1993

Cette année nous étions 28 à assister au repas amical à Beauvallon ; l’an dernier nous étions 32 à Saint-Laurent-en-Royans. Cette constance dans les chiffres semble montrer que plusieurs de nos adhérents trouvent plaisir à se rencontrer dans le cadre d’une journée détendue et cordiale. Au dessert, à la fin de l’excellent repas servi à l’Échappée Belle, sont venus nous rejoindre deux personnalités d’Etoile : M. Rambert George, ancien professeur de lettres classiques, et Mme de Montgrand, adjointe au maire, qu’elle représentait. Cette dernière nous brossa un large tableau de sa commune aujourd’hui, où trouvent leur place la démographie, l’économie, la vie sociale et la culture. Sur ce dernier chapitre, rappelons qu’Etoile avait célébré le bicentenaire de la première Fédération de gardes nationales qui s’était tenue ici le 29 novembre 1789, avec la représentation d’une pièce écrite par M. Rambert George à partir de textes et de données historiques. En 1994, ce sera le 750e anniversaire de la charte lapidaire de libertés, célébration anticipée, puisque le 21 février 1244 de l’inscription correspond au 21 février 1245 de notre calendrier, anticipation qui d’ailleurs peut se prévaloir de l’exemple illustre de Crest.

Dans l’après-midi, M. le Docteur Planas, Président du Syndicat d’initiative et érudit, nous offrit une agréable promenade à travers le bourg. Ses commentaires, très appréciés pour leur largeur de vue et, à l’occasion, leur absence de conformisme, ont porté sur les témoignages qu’ont laissés les grands moments de l’histoire d’Etoile : l’église Notre-Dame, à la fois encore romane et déjà gothique, carrefour d’influences valentinoises très nettes et cisterciennes passablement diffuses ; le château des Poitiers, avec l’emblématique et incontournable Diane ; la première Fédération des gardes nationales, la fierté incontestée d’Etoile. Et puis il y eut aussi le château Saint-Ange, la chapelle des pénitents, la fontaine couverte, les mesures à grain... M. l’Abbé Pouchoulin, curé de la paroisse, nous attendant à l’église pour nous confier quels problèmes de chronologie et d’architecture pose le monument, peut-être plus compliqué qu’il ne paraît. Cela n’a pas empêché d’admirer les mufles des lions valentinois et les têtes humaines des chapiteaux d’une délicatesse déjà gothique.


Gastronomie, archéologie, promenade se partagèrent ainsi notre temps. Journée réussie grâce à tous les intervenants, grâce à notre dévoué secrétaire, F. Monteillet, qui a su frapper aux bonnes portes et minutieusement organiser et coordonner l’ensemble, grâce enfin à la bonne humeur de tous !

H. D

Le bassin de Saint-Julien-en-Quint vu du col de Marignac (Dessin : Roger BRUEL)
RÉGION DE VERCHENY ET PAYS DE QUINT

HISTOIRE GÉOLOGIQUE

Notre excursion du 13 juin 1993 sera assez courte en kilométrage. En effet, nous traverserons le dôme d’Aurel, en suivant la Drôme, de Vercheny à Sainte-Croix. De là, nous monterons la vallée de la Sure, affluent en rive droite de la Drôme, pour étudier le Pays de Quint, au moins jusqu’à Saint-Julien.

I - LES MERS ET LA SÉDIMENTATION

Cette partie nord-ouest du Diois a été occupée, depuis la base du Lias supérieur (Toarcien : — 170 Ma) jusqu’à presque la fin du Crétacé (— 80 Ma) par des mers qui ont laissé d’importants dépôts. Pendant quelque 85 millions d’années, ceux-ci ont pu atteindre une épaisseur d’environ 7000 m pour les sédiments jurassiques et crétacés visibles : ce qui ne fait qu’une moyenne de 0,08 millimètre par an !

Il s’agit surtout de marnes, en particulier les fameuses « Terres noires » (750 m d’épaisseur) qui se sont déposées depuis la fin du Jurassique moyen jusqu’au début du Jurassique supérieur (Callovien et Oxfordien) mais aussi de calcaires datant de la fin de l’Oxfordien et du Berriasien du Crétacé inférieur.

Parmi ces dépôts calcaires, la barre tithonique (fin Jurassique) que l’on retrouve partout dans les paysages du Diois domine souvent des versants plus ou moins concaves et ravinés (voir fig. 1 : carte géologique simplifiée).

C’est dans la fosse vocontienne dont il a été si souvent question dans notre revue que s’est déposée une partie de ces roches. Les limites de cette mer correspondent à deux groupes de fractures est-ouest, l’un au sud du Vercors actuel, le deuxième au nord du Ventoux et montagne de Lure. J’ai déjà dit que cette mer ne mérite pas le nom de « fosse » ; mais elle était subsidente, c’est-à-dire que le fond s’enfonçait progressivement, ce qui a permis l’accumulation d’une grande épaisseur de sédiments. On lui a peut-être donné le nom de fosse par comparaison aux hauts fonds qui l’ont limitée au nord et au sud et sur lesquels se sont déposés les calcaires barrémobédouliens (Urgonien et calcaires biodétritiques) du Vercors au nord, du Ventoux et de la montagne de Lure au sud. Plus tard, en fin Crétacé, la mer se retire vers l’est et cette région du Diois, que nous étudions ici, devient définitivement continentale.

II - TECTONIQUE

1 — C’est vers la fin du Crétacé que la tectonique commence à intervenir dans la région. Il se forme alors des plis est-ouest, dits pyrénéo-provençaux (plis antécampaniens). Cette direction est bien représentée au niveau des limites de la fosse vocontienne.

2 — Mais c’est à la fin du Miocène qu’une deuxième phase de plisements se produit (les spécialistes disent «phase orogénique» c’est-à-dire phase qui «engendre les montagnes»). Elle est importante et donne des plis orientés en gros nord-sud, dits de direction alpine. La phase paroxysmale a lieu vers la fin du Miocène et se prolonge au début du Pléistocène.

3 — Naturellement les deux directions vont interférer avec plus ou moins de dominance en faveur de l’une ou de l’autre.

Par exemple, dans le Vercors sud, la direction alpine seule existe (voir fig. 2). Mais dans le Diois que nous étudions ici, les deux sortes de plis interfèrent sans dominance majeure. Si bien que cela se traduit par l’isolement d’aires synclinales, limitées par des axes anticlinaux perpendiculaires les uns aux autres, ce qui donne un véritable (et combien complexe !) quadrillage.
PLIS DU DIOIS ET DU VERCORS SUD
(d'après J. Massoport)
Remarquer les plis de direction alpine dans le Vercors et les plis de direction pyrénéo-provençale dans le Diois.
Observer la croisée des anticlinaux dans la combe de Die et dans le dôme d'Aurel.

Figure 2 - Echelle 1/400 000

Figure 3 - Voici 2 coupes orthogonales du dôme d'Aurel. Elles montrent qu'il mérite bien cette appellation. Le sondage, fait par la Compagnie des Pétroles, a atteint la base du Lias supérieur (Toarcien). Observer les nombreuses failles.

(in feuille de Die au 1/50 000)
Cette carte simplifiée a été faite à partir des feuilles géologiques de Die et de Charpy, au 1/50 000, et aussi de Die au 1/80 000. Je l’ai faite au 1/85 000 pour des raisons de dimensions.

— La feuille de Die au 1/50 000 est claire et tient compte des connaissances récentes. Mais elle indique tous les éboulis, très nombreux, surtout dans les deux combes d’Aurel et de Die : ce qui a l’inconvénient de masquer une bonne partie des affleurements. J’ai essayé de les reconstituer mais sûrement avec des erreurs.

— La feuille de Die au 1/80 000, plus ancienne, utilise des couleurs sombres et souvent peu différentes les unes des autres, et aussi des hachures pour représenter les reliefs. Mais elle ne tient pas compte des éboulis, ce qui a l’avantage de permettre de suivre les terrains affleursts.

— Enfin les failles les plus importantes ont été seules indiquées.

— Les âges donnés en millions d’années sont très approximatifs et sont ceux de la base des étages (ex. : le Berriasien a débuté il y a 141 Ma).
<table>
<thead>
<tr>
<th>Ére</th>
<th>Époques</th>
<th>Étages et Sous-étages</th>
<th>Âges en millions d'années</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Tertiaire</td>
<td></td>
<td></td>
<td>-65 Ma</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Crétacé</td>
<td>Sénonien (4 sous-étages)</td>
<td>-80 Ma</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>supérieur</td>
<td>Turonien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Cénomanien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Crétacé</td>
<td>Albien</td>
<td>-115 Ma</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>inférieur</td>
<td>Aplien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Clansayésien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Gargasien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Barrémien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Bédoulien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Urgonien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Jurassique</td>
<td>Portlandien = faciès Tithonique</td>
<td>-165 Ma</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>supérieur</td>
<td>Kimméridgien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Oxfordien (4 sous-étages dont Rauracien)</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Jurassique</td>
<td>Gallovien</td>
<td>-180 Ma</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>moyen</td>
<td>Bathonien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Bajocien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Aalénien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>J. inférieur =</td>
<td>Toarcien</td>
<td>-200 Ma</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Lias</td>
<td>Domérien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Garjixien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Sinémurien</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Hettangien</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>
Au niveau de la plupart des anticlinaux se sont creusées des combes. Certaines, comme la combe de Die qui s’étend dans son grand axe de Ponet-et-Saint-Auban au nord à Luc au sud, ont la forme de quadrilatères car elles se sont formées au niveau de l’intersection de deux anticlinaux.

Même remarque au niveau de Vercheny-Aurel. Mais ici la direction alpine l’emporte, ce qui donne cette structure en dôme de cette région d’Aurel (voir fig. 3 : coupes E.-O. et N.-S.).

Si le relief conforme reste prédominant dans le Vercors tout proche, il y a donc très souvent inversion de relief dans le Diois. Le creusement des combes est favorisé par le matériau comme les marnes jurassiennes. C’est aussi que la combe d’Aurel a une altitude minimale de 299 m alors que sa bordure tithonique atteint 750 à 900 m, parfois plus de 1000 m.

L’érosion a attaqué au nord le rebord sud du Vercors, ce qui a formé dans celui-ci des « indentations » qui rappellent les reculées jurassiennes. C’est ainsi que la combe de Saint-Julien-en-Quint se termine au nord contre les falaises abruptes et urgoniennes de la montagne d’Ambel à l’ouest (altitude moyenne 1380 m), de Font d’Urle (1585 m) et du Puy de la Gagère (1651 m) au nord, et enfin du petit anticlinal de la Crête de la Gagère (environ 1400 m) à l’est.

Encore plus à l’est et que nous ne verrons pas, se situe la reculée bien connue du Cirque d’Archiane.

4 — Ces mouvements se sont accompagnés de la formation de failles, les plus anciennes souvent recoupées par les plus récentes. On en compte par exemple une dizaine assez courtes et orientées en gros N.-S. dans la région de Sainte-Croix.

Il faut retenir la faille dite « grand accident de Saillans » qui passe environ à 1500 m à l’est du village et qui a plus de 100 km de long (elle va de la région de Méribol au sud de celle de Saint-Laurent-en-Royans au nord). Cette faille affecte aussi le socle, ce qui prouve qu’elle serait très ancienne et qu’elle a pu rejouer par la suite. C’est son compartiment occidental qui a été soulevé et qui a en même temps un peu coulissé vers le nord.

Une faille située à 300-400 m à l’est lui est parallèle. Toutes deux limitent ainsi un petit fossé d’effondrement où affleurent les marnes valanginiennes (voir fig. 1 et fig. 4).

Remarque : l’article de M. Wulfschleger donne une étude plus approfondie de la morphologie de la région que nous étudions.

Figure 4 - Coupe du fossé d’effondrement où affleure le Valangien m2 (marnes) (il a environ 200 m de large à ce niveau).
ETUDE DES TERRAINS A L'AFFLEUREMENT

On connaît grâce au sondage fait en rive gauche de la Drôme, dans le dôme d'Aurel (2805 m de profondeur), des terrains profonds qui n'affleurent nulle part. Ils s'étendent de la fin du Lias (Toarcien : — 180 Ma) au Bathonien inclus du Jurassique moyen (— 165 Ma). Nous n'en parlerons donc pas.

I - JURASSIQUE MOYEN ET SUPÉRIEUR (voir fig. 1)

1 — Callovien inférieur J₃r — Il affleure seulement au cœur du dôme d'Aurel et à environ 150 m. d'épaisseur. La route D 157 qui longe la rive gauche de la Drôme, d'Espenel à Barsac, le suit. Il affleure presque en face de Vercheny. Ce Callovien est fait de calcaires alternant avec des marnes. Pour les amateurs (éclairés et pas trop nombreux !) de fossiles, il renferme des débris d'Encrines et des Ammonites d'environ 7 cm de diamètre (Macrocéphalites).

Ce sédiment, le plus ancien affleurant dans le Diois, est entouré dans le dôme d'Aurel par du Callovien plus jeune (non figuré sur le schéma 1) fait de marnes noires riches en Posidonomyes. Ce sont de petits mollusques bivalves de 2 à 3 cm qui sont de mauvais fossiles stratigraphiques car ils sont assez répandus et ont vécu pendant presque tout le Jurassique.

2 — Callovien moyen et supérieur et Oxfordien inférieur (J₃r - J₄)

Ils forment les fameuses « Terres noires » du Diois. Nous les verrons encore dans le dôme d'Aurel, le long de cette même route D 157, un peu au nord du Callovien basalt, et aussi à Barsac et sous la ville de Die, en rive gauche de la Drôme.

Ce sont des marnes fines qui passent à plus ou moins schisteuses, avec des nodules calcaires. Au fur et à mesure qu'on monte dans le Callovien, les fossiles deviennent plus abondants. Ce sont des Ammonites, comme Peltoceras (3 à 4 cm - côtes sallantes), Phylloceras (à peu près 7 cm de diamètre), Cardioceras avec une carène nette. Ces genres sont largement répandus, mais quelques unes de leurs espèces sont caractéristiques du Callovien supérieur et de l'Oxfordien inférieur (voir fig. 5).

3 — Oxfordien moyen (J₅)

400 m d'épaisseur, il est constitué de marnes et calcaires marneux qui font la transition entre les terres noires et les calcaires jurassiques supérieurs. On le trouve sur le pourtour du dôme d'Aurel ; malheureusement il est souvent masqué par des éboulis. On le retrouve autour de Ponet-et-Saint-Auban. On y récolte encore des Ammonites (Perispinctes) mais aussi des rostres de Belemnites : Hibolites, dont le rostre à section circulaire peut mesurer une vingtaine de centimètres et Duvalia à rostre aplati (voir fig. 5).

4 — Oxfordien supérieur (J₆) ou Rauracien ; il est constitué d'une superposition de bancs de calcaires durs, dont l'épaisseur n'est que de 30 à 50 cm. Si bien que dans le paysage il apparaît comme une « barre » qu'on peut voir sur le pourtour de l'antéclinal d'Aurel. Ici encore des Ammonites.

Figure 5 — Dessin E. Boissier.
(Légendes et figures d'après : Fossiles de France (Masson)
5 — Kimmeridgien (J₇;8) de 100 à 150 m d’épaisseur, est fait de marnes et calcaires marneux qui ont été assez facilement dégagés par érosion; ils séparent assez nettement la barre nauracienne de la barre tithonique plus jeune. Les fossiles sont nombreux: spicules d’Éponges, débris de Bryozoaires, d’Oursins et des Ammonites comme Streblites et Crussoliceras, toutes deux caractéristiques du Jurassique de Crussol.

6 — Tithonique (J₉) est typique dans tout le Diois, puisqu’il forme un peu partout des falaises qui dominent les paysages: par exemple Roche Bœuf à l’ouest du Dôme d’Aurel, et la montagne de Gavet à l’est. Il s’agit de calcaires fins assez clairs, en gros bancs (1 m et plus) et peu riches en Ammonites.

II - LE CRÉTACÉ

1 — Berriasien (J₀). Il est traversé par la route N 93, entre Saillans et Espenel. Il apparaît d’ailleurs un peu partout autour du dôme d’Aurel et de la combe de Die (voir carte 1). Il s’agit de calcaires clairs, micritiques, c’est-à-dire que le ciment est fait de cristaux de calcite très petits (1 à 4 microns) ce qui implique une sédimentation en eau calme.


Partout cet étage est fossilière: nombreuses Ammonites comme Berriasella (à tout seigneur, tout honneur!), des microfossiles, et dans les couches graveleuses de Marignac, des débris d’Éponges, Crinoïdes, Balanes, Lamellibranches, Gastéropodes, qui attestent que la profondeur de la mer était moins grande et l’eau plus agitée.

2 — Valanginien (n). Il a 200 à 400 m d’épaisseur et affleure largement au nord de Pontaix. Ce sont des marnes et marno-calcaires qui apparaissent dans la topographie comme des zones déprimées. Les marno-calcaires sont parfois en plaquettes, dans le Valanginien, ce qui annonce déjà l’Hauterivien. A la base de cet étage, on peut trouver des Ammonites pyriteuses dont certaines mesurent 8 cm de diamètre.

3 — Nous suivrons l’Hauterivien (n) de Blacons à Saillans. Il affleure dans le petit synclinal de Serre-Perpi-Serre-Peyplat. Cet étage est caractérisé par son alternance de couches marneuses et de couches de calcaires marneux, peu épaisses. Ici encore, des Ammonites.


Il n’y a pas d’autres couches de Crétacé supérieur dans cette région de la vallée de la Drôme.

EN RÉSUMÉ

Les sédiments que nous rencontrons sont surtout jurassiques, faits de marnes plus ou moins foncées et de Crétacé inférieur qui devient de plus en plus calcaire. Remarquons aussi que les fossiles cités sont essentiellement des Ammonites (beaucoup de genres différents). Mais ces Céphalopodes Ammonoidés (Ammonites vraies) sont caractéristiques du Jurassique et du Crétacé, et leurs espèces sont de bons fossiles stratigraphiques. Ils disparaissent, tout comme les Bélemnites, à la fin du Crétacé.

N.B. — Pour ce qui concerne les étages cités, consulter le tableau de chronologie stratigraphique ci-joint.

Y. THOMAS
**TROIS BASSINS DU DIOIS SEPTENTRIONAL**

**APPROCHE TOPOGRAPHIQUE ET MORPHOLOGIQUE DES BASSINS D’AUREL, SAINTE-CROIX ET SAINT-JULIEN-EN-QUINT**

La carte de l’Institut Géographique National (I.G.N.) à 1/100 000 permet de bien situer la bosse célèbre qui orne le cours de la Drôme. Du Moulin de Jansac à Molières-Glandaz, la rivière coule du sud au nord dans la belle avenue qu’elle a creusée depuis Luc-en-Diois. Elle s’infléchit ensuite, progressivement, vers le nord-ouest, puis franchement vers l’ouest après le pont de Chamargues. Elle quitte la grande dépression dioise qui se prolonge, sans elle, vers Ponet, avant de se refermer. Un défilé, au milieu duquel elle reçoit la Sure, venue du nord par la moitié occidentale du long bassin de Saint-Julien-en-Quint, l’introduit dans une petite cuvette, modestement épanouie autour de Sainte-Croix. Elle y décrit un coude brusque qui la projette vers le sud. Franchissant un nouveau portail à Pontaux, elle pénètre dans la grande dépression circulaire que commandent Aurel, Barsac et Vercheny. Elle la traverse, dans une position très latérale, avant de la quitter par le goulot du Pont d’Espenel.

Ces trois bassins d’Aurel, de Sainte-Croix et de Saint-Julien appartiennent au DIOIS SEPTENTRIONAL qui vient au contact du Vercors. Ensemble, ils constituent un espace organisé selon un axe méridien le long de la Sure, puis de la Drôme. Il couvre quelque 150 km². En préalable à son étude, il n’est pas inutile de déboder de ce cadre spatial pour en évoquer rapidement les abords. Nous adoptons la toponymie de l’I.G.N., même si elle paraît parfois discutable.


A l’OUEST de nos trois bassins, le relief donne l’impression de prolonger les axes du Vercors avec, entre la haute Sépie et la Sure, le Serre de l’Echarenne et le Taillefer, puis entre la Drôme et l’Aigüevelle, avec la longue arête de Barry au Pont d’Espenel. Pourtant un simple coup d’œil sur notre carte montre que le style des alignements de reliefs diffère fortement (sinuosité, succession de bosses et d’arêtes, multiplication des cols...)

A l’EST, l’espace drainé par la Sure se trouve limité successivement par l’extrémité du plateau de Vassieux-en-Vercors, par la crête dominante le bassin de Marignac, puis par le rebord ouest, très rectiligne, du bassin de Ponet. Au cœur de la « bosse drômoise », entre le bassin d’Aurel et la grande dépression de Die s’élève une cloison sinuuse et d’épaisseur variable, au point de laisser place, de part et d’autre du col de Beaufayn, à de véritables plateaux d’altitude.

Au SUD, enfin, on remarque surtout que la belle ordonnance introduite au couchant par les directions ouest-est de la forêt de Saou s’évanouit au-delà des Trois Becs. Les cuvettes d’Espenel, de Saint-Benoît paraissent organisées du sud-est au nord-ouest, selon des axes obliques par rapport à ceux du Vercors et à celui de la forêt de Saou, des directions ouest-est réapparaissant cependant, au sud de Rimon-et-Savel entre Chabanat et le col de Pennes.
Il s'agit dans un premier temps, en remontant la vallée de la Drôme, de décrire les trois bassins à l'aide de cartes à 1/25 000, puis de faire appel à la carte géologique à 1/50 000 pour définir les formes majeures et souligner l'originalité de chacun d'entre eux (1).

ETUDE TOPOGRAPHIQUE

Dans toute la mesure du possible, l'étude topographique se contente de mots du vocabulaire courant.

LE BASSIN D'AUREL

Il a une forme grossièrement circulaire selon un diamètre de 7 à 8 kilomètres, mais on peut y voir aussi une sorte d'héxagone. Une centaine de hauts reliefs le domine sans discontinuité ou presque, ne laissant d'étroits passages qu'à la Roanne et à la Drôme. Celle-ci traverse la dépression en introduisant une forte dissymétrie qui se manifeste par l'opposition entre un versant court à l'ouest et un versant beaucoup plus long à l'est. Le fond de la cuvette, pour l'essentiel rejeté sur la rive gauche, apparaît bosselé et cloisonné.

UNE CLOTURE CONTINUE

En dehors des abaissements inévitables provoqués par l'entrée et la sortie de la Drôme et par l'arrivée de la Roanne sur la rive gauche, la bordure, d'altitude relativement élevée et presque constamment couronnée de bandeaux rocheux, présente un tracé plus rigide dans la moitié occidentale, plus sinueux à l'est. Le schéma général est celui de versants couronnés par un même bandeau rocheux et fortement attaqués par l'érosion qui souligne les différences de résistance des affleurements successifs.

A l'OUEST, alors que le point le plus bas du bassin se situe aux alentours de 280 mètres, sous le Pont d'Espenel, la clôture s'élève progressivement de la Drôme jusqu'aux 1 112 mètres de Gaudichard. Elle s'abaissa droit vers le château de Barry (940 mètres), laissant le promontoire de Roche Ronde à l'intérieur du bassin, puis s'incline doucement vers le défilé de Pontaix (330 mètres). Au-delà de la Drôme, la crête septentrionale, celle de l'Aiglette, voit son altitude augmenter constamment jusqu'au « But » qui la porte à 1 006 mètres. Le versant, ici fort raide, est attaqué par les beaux bassins de réception des torrent de Fumay et de la Combe des Mas.

A l'EST, la bordure doit sa relative sinuosité à l'agrément d'une série de bassins-versants qui, juxtaposés et orientés d'est en ouest, occupent le cœur de la dépression et envoient leurs eaux à la Drôme. L'altitude reste supérieure à 880 mètres et dépasse souvent 1 000 et parfois 1 100 mètres dans les montagnes de Beaufay et de Gavet qui limitent la cuvette le long des forêts domaniales de Justin et de Solaure. Elle atteint même 1 244 mètres au-dessus du col de Beaufayn.

Au SUD-EST, la limite du bassin se fait moins nette. Nous choisissons de suivre à peu près la courbe des 950 mètres, avec comme jalons les cotes 1 051 à l'est du clot Arthaud, 991 au-dessus de la ferme du Poux, 1 064 au-dessus du pas d'Augier. Le rebord redescend évidemment avec la montagne de Pierrand (1 182 mètres) et de la Tour (1 134 mètres).

Au SUD-OUEST, enfin, la crête des Rochers de Maupassé (1 059 mètres), de Serre Bauchard (986 mètres) et de l'Ubac (761, puis 639 mètres) perd progressivement de la hauteur jusqu'au portail ouvert par la Roanne, aux environs de 300 mètres. Au-delà de cette rivière, le Grand Pégarnier se relève à 682 mètres, avant de s'incliner vers le Pont d'Espenel.

UN BASSIN DISSYMÉTRIQUE

La dissymétrie est commandée par la position de la Drôme. La commune de Vercheny se trouve cantonnée sur le court versant, abaisse rapidement des hauteurs de l'ouest jusqu'aux environs de 500 mètres, plus lentement ensuite avec l'esquisse de replats jusqu'au talus terminal. Celui-ci, à nouveau plus raide, surtout au sud, ferme la plaine étroite qui longe la Drôme. Ce versant n'est perturbé que par quelques ravins parcourus par des cours d'eau intermittents. Le plus important, celui de Saint-Pierre, prend l'allure d'une petite vallée, à l'ouest du gros hameau du Temple. Ceux des Noyerès, des Frayssines, de Combe Arnaud, de Barry ou de l'Hôpital, apparaissent bien plus modestes et ne laissent que des griffures dans le paysage.

Le versant de Barsac et d'Aurel se révèle plus long et plus complexe. D'abord fort raide sous la ceinture de hauts reliefs, la pente se ralentit considérablement pour donner un fond de cuvette bosselé et même cloisonné. Quelques bassins-versants organisés d'EST en OUEST s'y inscrivent, eux-mêmes morcelés par de minces échines, et séparés les uns des autres par des cloisons plus puissantes. Au SUD, s'étend le territoire d'Aurel. Il associe le vaste domaine du ruissel de Colombe et de ses affluents, avec le village, et l'essentiel de celui de
la Siare, dans la partie amont duquel la commune de Barsac fait une incursion. La Siare drainée en réalité trois vallons dont les deux qui définissent le long dos de terrain qui porte son nom. L’échine du Clot d’Aurel, abaissée depuis le quartier de Viopis mais longtemps au-dessus de 400 mètres, porte les confins d’Aurel et de Barsac. Cette dernière fait une escapade au-delà de la crête de l’Aiglette sur le quartier montagnard de Toul mais l’essentiel de son territoire se compose des deux derniers bassins-versants, ceux des ruisseaux de Viopis et de Barsac, chacun avec ses affluents. Un dos de terrain, portant le quartier du Château, les sépare.

Certains interflus portent des espaces relativement plans. Un chapelet de petites plaines, plus modestes que sur la rive gauche, accompagne la Drôme. Un peu en aval du défilé de Pontaix, le lit de la rivière s’anastomose, et donc se divise en chenaux, pour ne retrouver d’unité qu’aux abords du Pont d’Espenel. Les crêtes peuvent s’étalier.

**LA CUVEETTE DE SAINTE-CROIX**

Elle s’inscrit de façon moins claire dans le paysage, sauf à la dominer depuis les hauteurs qui la ferment, et sa topographie apparaît plus complexe. Ses points les plus bas s’alignent le long de la Drôme, du coude de la Condamine à Pontaix mais cet alignement est en réalité perpendiculaire à l’axe de la cuvette. Celle-ci s’inscrit entre des crêtes indiscutables à l’OUEST et au SUD. Les limites apparaissent encore suffisamment franches à l’EST, même si l’hésitation reste permise au sud de la Drôme. Au NORD, par contre, le choix s’avère délicat.

**DES LIMITES PARFOIS MOINS FRANCHES**

Au SUD, nous retrouvons les crêtes dominant le bassin d’Aurel. Mais c’est vers ce dernier que se tournent les abrupts, alors que la cuvette de Sainte-Croix possède les versants longs. Il en est ainsi depuis Pontaix jusqu’à Gaudichard, en passant par les côtes 809, 842, 916, et 969 (Château de Barry). Il en est également ainsi depuis Pontaix jusqu’au But de l’Aiglette, via le Pic du même nom et le But de Toul.

A l’OUEST, au nord de Gaudichard, une échine sinueuse, de direction grossièrement méridienne, sépare notre cuvette de la vallée du ruisseau d’Aiguebelle et de la commune de Véronne. Du sud vers le nord, elle est jalonnée par la crête du Grand Barry (1019 mètres), le pic du même nom (991 mètres), les cols de Véronne, de Loubières, de Pays, des Blaches, la bosse du Taillefer (932 mètres), le col de Vachères et la montagne des Condamines.

A l’EST, les limites sont moins évidentes au sud qu’au nord de la Drôme. Esquissant, depuis le But de l’Aiglette, une lente courbe vers le nord, puis inféchée vers le nord-ouest, un dos de terrain ferme notre cuvette jusqu’à la Drôme. Souligné par l’estompage et par des cotes d’altitude à 774 mètres à l’est du Clot de Perrier, puis à 605 mètres dans les hauts de Mirailet, il rejoint la rivière à proximité de son confluent avec la Sure. Sur l’autre rive, la limite passe par la Tour du Péage et empruntant jusqu’au Vacant, à 1005 mètres, la crête qui domine avec raideur Ponet, elle attribue à la cuvette le long versant, abaissé vers la Sure.

Au NORD, la limite la plus acceptable est donnée par l’échine qui s’abaissait du Vacant vers la Sure, par les cotes 833 et 681, en se dirigeant d’abord à l’ouest, puis en esquissant vers le sud-ouest l’entonnoir qui conduit la rivière au défilé des Tourelles. Sur l’autre rive, elle reprend le tracé de l’entonnoir, puis s’en va franchement vers l’ouest par les bosques qui portent le Suchet et les Condamines, respectivement à 731 et 815 mètres d’altitude.

**TROIS ESPACES COMMUNAUX**

La cuvette de Sainte-Croix apparaît relativement composite. Elle juxtapose à de vastes plans inclinés depuis ses bordures les plus franches, à la gouttière de la Sure et à la plaine en forme de croissant qui accompagne le cours de la Drôme, des bassins-versants assez bien individualisés mais transformés en labyrinthes collinaires par la multiplication des échines, des bosses et des creux de toutes directions. Pourtant la répartition des territoires communaux s’inscrit dans une certaine logique du relief.


Il convient de préciser que les limites que nous avons données à cette cuvette de Saint-Croix lui attribuent une petite partie de la commune de Saint-Andéol-en-Quint, située sur la rive gauche, au sud du Vacant. Cet espace s’organise autour du ravin de Pareras.

LA DÉPRESSION DE SAINT-JULIEN-EN-QUINT

La plus septentrionale de nos trois dépressions, la plus vaste aussi, s’organise selon une orientation générale nord-sud. Son ampleur varie de façon sensible. Elle se réduit, dans sa partie méridionale au couloir de Saint-Andéol qui ménage une transition entre des cuvettes totalement dômes et un bassin encastré dans le Vercors. Plus loin elle s’élargit et, au contact d’Ambel, de Font d’Urle et du plateau de Vassieux, offre un paysage différent. Elle le doit aux effets nouveaux de l’étagement, et aux hautes falaises qui reprennent ici, à une autre échelle, le rôle joué par les bandeaux rocheux de la couronne d’Aurel, en comparaison plus modestes.

LE COULIOIR DE SAINT-ANDÉOL

versants relativement symétriques. En position centrale dans la dépression de Saint-Julien au nord du col de Marignac, il s'abaissait rapidement, et disparaissait à proximité du village.

**L'ÉLARGISSEMENT DE SAINT-JULIEN**

L'élargissement septentrional concerne le territoire de Saint-Julien. Le Beau Serre, dont l'altitude culmine aux Morins, sépare deux couloirs inclinés en sens inverses. Celui de la Sure, incliné vers le sud, oppose le versant court et régulièrement incliné de la rive gauche à celui qui lui fait face, beaucoup plus long et attaqué par l'érosion. Il descend de la crête des Teulières qui sépare le pays de Quint du bassin d'Omblèze. Le bassin-versant du ruisseau des Glovis, orienté vers le sud-est, s'y inscrit au pied de la Tête de la Dame (1506 mètres), flanqué au nord par des ravins plus étroits comme celui de Rouisse. L'autre couloir, dit « Ravin de Merlet », s'abaisse depuis le col de Marignac (753 mètres), selon une orientation sud-nord. Ses versants se révèlent tout aussi dissymétriques, l'un court et rigide, l'autre long, ondule et à ressaut. Il est vrai que le second est couronné par le But Saint-Genix à 1643 mètres d'altitude. Une arête, abaissée de ce sommet vers le col de Marignac, ferme notre dépression.

---


Cliché E. Boissier
UNE CLOTURE IMPRESSIONNANTE SUR TROIS CÔTES

Au nord de Saint-Julien, la dépression enfoncée dans le Vercors deux fers de lance d'ampleur inégale, le plus large jusqu'au Pas de l'Infernet, l'autre jusqu'au Pas du Follet. Alors que le village se trouve à 550 mètres d'altitude, la bordure montagneuse s'élève fortement et présente des escarpements rocheux plus ou moins puissants. A l'OUEST, il s'agit du rebord du plateau d'Ambel, toujours au-dessus de 1350 mètres, mais plus escarpé et élevé du sud au nord où il peut dépasser 1600 mètres. Sous les rochers, le haut du versant esquisse parfois un replat, jadis très utilisé dans la vie pastorale. Au-dessous ravins et interflues s'abaissent vers la Sure. Au-delà des Jossauds, pourtant, le versant moins griffé se fait un peu plus régulier. Au NORD les imposantes falaises de Font d'Urle se dressent jusqu'à 1658 voire 1692 mètres. Elles dépassent partout 1500 mètres sauf dans le curieux passage ouvert par la Porte d'Urle (1496). Leur alignement s'oriente du nord-ouest au sud-est mais souligne les deux fers de lance, de part et d'autre de Baume Rousse. Ces falaises couronnent un versant souvent très raide aux dépens duquel l'érosion fluviale a creusé et juxtaposé trois bassins-versants, ceux des Jossauds, des Cimes et des Bonnets, qui, en convergeant, donnent véritablement naissance à la Sure. A l'EST, enfin, une longue crete sépare le bassin de Saint-Julien du haut berceau de Vassieux. Elle atteint 1651 mètres, tout au nord au Puy de la Gagère, reste constamment supérieure à 1400 mètres, même au col de Font Payanne, et se relève au sud pour donner 1643 mètres au But Saint-Genix. Ravins et interflues s'abaissent rapidement vers les affluents de la Sure, de part et d'autre d'un gros dos de terrain. Celui-ci, né aux approches du Pas Bouillanaiz, occupe une position centrale, s'avance vers l'ouest jusqu'à la Sure, porte le col de la Poule à 795 et le Chatelier à 833 mètres, et ferme le bassin des Bonnets. Au total, cette forte clôture n'est franchissable que par des « Pas », souvent difficiles, auxquels il faut ajouter la Porte d'Urle et le col de Font Payanne. Au SUD, la clôture apparaît plus modeste. La montagne des Condamines atteint 815 mètres, le Suchet 731 et, de l'autre côté du Beau Serre, le col de Marignac 743.

UN ESPACE A LA FOIS OUVERT ET CLOISONNÉ

Au nord, au pied de Font d'Urle, se juxtaposent trois cellules bien individualisées. Du côté d'Ambel, le ruisseau de l'Infernet dégringole avant de couler dans une longue et étroite gouttière qui abrite la grosse ferme des Manins. La longue et belle échine de Somme Longue, née au pied de la partie la plus raide du versant nord et lentement abaissée de 1100 à 600 mètres, sépare ce premier creux du quartier des Cimes. Celui-ci occupe une position centrale entre Somme Longue et le gros dos de terrain nommé Devès qui lui aussi s'abaissa vers le sud, en se compliquant quelque peu au-dessus des Faures. Entre ces deux reliefs, les Cimes présentent un éventail de creux et d'interflues. La relative modestie de ces derniers et une succession de convergences, dont la dernière se réalise à proximité de Merclan, font de l'ensemble un espace plutôt ouvert. Il n'en va pas de même pour le bassin des Bonnets qui ne manque pas d'ampleur mais se trouve verrouillé à l'aval, notamment par la retombée du Chatelier et isolé des Cimes par le Devès qui atteint encore 900 à 950 mètres au-dessus du hameau. Le ruisseau de Buchillet n'en sort que par une gorge.

Une convergence majeure a fixé Saint-Julien. Depuis la ferme des Faures, la vallée de la Sure s'élargit pour laisser place à des espaces plans sur les deux rives mais selon une alternance qui profite tantôt à l'une tantôt à l'autre. À l'amont, la rive droite paraît privilégiée. Mais l'avantage passe ensuite plutôt sur la rive gauche. C'est là que débouche le bassin des Tourets, bien élargi aux Bayles, hameau très proche du chef-lieu. À hauteur même de Saint-Julien, sur la rive gauche, le ruisseau de Merlet, descendu du col de Marignac, atteint la Sure et, sur la rive droite, celui qui dégringole de la Pouterle, juste sous le rebord d'Ambel, ouvre largement son ravin et offre au Colombier et aux Juliens des espaces relativement plans.

ETUDE MORPHOLOGIQUE

Il s'agit de définir rapidement les différentes formes de relief que nous avons rencontrées dans l'étude topographique donc de les nommer et de les expliquer. Par contre, sauf larges indications, nous ne tenterons pas de décrire la genèse de ces formes (morphogenèse) dans tout son déroulement chronologique. Le lecteur s'appuiera, avec le plus grand profit, sur l'article et les croquis de Madame Thomas.

ANALYSE STRUCTURALE

Analyser la structure, c'est analyser l'architecture de la région, reconnaître la nature des matériaux, évaluer leur résistance, tenter d’en comprendre l’élévation par le jeu de soulèvements, d’effondrements, de plissements et de cassures qui ont pu se succéder, repérer dans leurs constructions les zones de faiblesses. Il s’agit d’un préalable indispensable à la compréhension du relief qui résulte de l’attaque de l’érosion sur la structure.
LA STRATIGRAPHIE

Il faut d’abord présenter, en suivant la chronologie, les terrains rencontrés sur les cartes géologiques de Die (bassins d’Aurel, cuvette de Sainte-Croix, sud de la dépression de Saint-Julien) et de Charpey (centre et nord de la dépression de Saint-Julien). Dans l’espace occupé par nos trois bassins n’affleurent que des roches sédimentaires. Il s’agit d’une série datée du Jurassique moyen au Crétacé inférieur. Elle est concordante puisque, de la plus ancienne à la plus récente, il n’y a pas de lacune. Par contre les éléments récents, datés du Quaternaire, reposant sur telle ou telle composante de cette série, le font en discordance. Manquent ici, en effet, les étages du Crétacé moyen et supérieur et des diverses périodes de l’ère tertiaire.

SUR LA CARTE DE DIE, en ce qui concerne notre espace, la série des terrains qui affleurent va de la base du Callovien J3a, que l’on trouve au cœur du bassin d’Aurel, jusqu’au Barrémienn4, présent sur la frange occidentale de la cuvette de Sainte-Croix.

Les terrains les plus anciens appartiennent au Jurassique moyen et supérieur. La série va du Callovien au Tithonique.

- Tithonique (Portlandien) J9
- Séquanien-Kimméridgien J7-8
- Oxfordien J5-J6
- Callovien J3-J4

Étage visible le plus ancien.

Sur le Tithonique reposent des étages du Crétacé inférieur, le plus ancien constituant une sorte de charnière entre Jurassique et Crétacé.

- Barrémien n4
- Hauterivien n3
- Valanginien n2
- Berriasien Jn1

Charnière Jurassique-Crétacé...


Le Séquanien, terrain affleurant le plus ancien, appartient au Jurassique supérieur dont la série, ici plus courte, se présente ainsi :

- Tithonique et Kimerridgien indifférenciés J8-9
- Séquanien J7

Sur le Tithonique repose une série du Crétacé inférieur (ou Néocomien), à peine plus longue que celle que l’on trouve dans la cuvette de Sainte-Croix. Le Berriasien est le plus ancien.

- Bédoulien n5
- Barrémien n4
- Hauterivien n3
- Valanginien n2
- Berriasien Jn1

Ainsi chaque étage est-il individualisé par une lettre et un indice, ici chiffre arabe. Mais en fonction de l’âge et du faciès particulier des composantes d’un même étage géologique, d’autres lettres peuvent venir nuancer les indices. En ce qui concerne l’âge, c’est le cas, par exemple, sur la carte de Charpey pour le Valanginien, « n2a » désigne le Valanginien inférieur (la plus ancienne partie de l’étage) et « n2b » le Valanginien supérieur (la plus récente). On appelle faciès l’ensemble des caractères pétrographiques et paléontologiques définissant un dépôt ou une roche. Un étage géologique peut présenter une variation verticale de faciès. Alors les caractères de la partie inférieure diffèrent de ceux de la partie supérieure. Les conditions de sédimentation ont donc varié au cours du dépôt mais des éléments communs demeurent, expliquant que l’on identifie un seul étage. Ainsi sur la carte de Die on distingue 4 sous-étages différents dans le Callovien (basal, inférieur, moyen, supérieur). Un étage géologique peut aussi présenter une variation latérale de faciès. Les conditions de sédimentation ne sont pas toujours identiques d’un secteur géographique à un autre, même s’ils sont voisins. Ainsi sur la carte de Charpey, on distingue par n2bD le Valanginien supérieur à faciès détritique (matériel plus grossier) et par n2bS le Valanginien supérieur à faciès sableux.

Le cas le plus intéressant reste celui du Barrémien associé à la base de l’Aptien (Bédoulien). Sur de vastes parties du Vercors, ils présentent le fameux faciès urgonien (n5U) qui donne un calcaire blanc, massif, pur et dur. Par contre, dès que l’on avance dans le Diois, ils prennent un faciès vocontien, beaucoup plus marneux et tendre. Le nom du premier fait référence au village d’Orgon dans les Alpilles. Celui du second rend hommage à la tribu
gauloise des Voconces. On a donné le nom de fosse vocontienne à une fosse marine d’envergure occupant l’emplacement futur du Diois et des Baronnières et dans laquelle s’est effectuée une sédimentation originale par rapport à celle que connaissaient les hauts fonds voisins. Sur ces questions de sédimentation, on lira avec profit le récent travail de Thierry Monod (3).

En discordance, des dépôts récents, dits aussi dépôts ou terrains superficiels, peuvent recouvrir l’affleurement de tel ou tel de ces étages. Les éboulis couvrent des surfaces importantes sur les versants. La carte de Charpey distingue des éboulis (E), des éboulis anciens (Ey) et des éboulis à gros blocs (Eb). La carte de Die désigne des éboulis vifs (EV) et associe «éboulis et éboulions». Pour les premiers, il s’agit d’éboulis caillouteux ou terreaux, colonisés par la végétation, ce que ne sont pas encore les éboulis vifs. Les cônes de déjection, J sur la carte de Die, Jz pour les récents, Jy pour les anciens sur la carte de Charpey, peuvent se trouver à divers niveaux sur les versants, soulignant des étapes du travail de l’érosion. Les alluvions occupent, elles aussi, sous la forme de terrasses ou de lits de terrasses, des surfaces non négligeables, à divers étages. La carte de Die, détaille six niveaux : Fx1, très haute terrasse à environ 130 mètres au-dessus du niveau actuel de la rivière, Fx2, haute terrasse (50-70 mètres), Fy, terrasse moyenne (20 mètres), Fz1a, basse terrasse (5-6 mètres), Fz1b, très basse terrasse (2-3 mètres), Fz2, alluvion du lit majeur de la Drôme et des rivières de vallées. Les colluvions déposées au pied des versants par le ruisseau diffus, les produits éluviaux (la carte dit carrément... «Éluvions») résultant du lessivage des sols et eux aussi accumulés dans les parties basses des versants, enfin des glissements de masses rocheuses, indiqués par la lettre V, comme dans le bois de Diaumenge au-dessus d’Aurel, complètent ces terrains superficiels.

Sur deux cartes géologiques, même couvrant des régions voisines, non seulement la manière de désigner par lettre et indice, voire de nommer tel étage peut différer mais encore des terrains peuvent ne pas avoir été identifiés de la même façon et attribués au même étage. Cela nous rappelle qu’une carte géologique n’est pas autre chose que la traduction matérielle d’une interprétation de l’espace par une équipe de géologues. D’où les variations d’une édition à l’autre !

LA LITHOLOGIE

Il s’agit d’évoquer ici le degré de résistance des divers matériaux en présence, de souligner les combinaisons favorables à la mise en place par l’érosion de formes «structurales» (rôle de la résistance différentielle des couches, rôle de leur inclinaison dans le travail de l’érosion...).

Sur l’espace que recouvre la carte de Die, les couches les plus récentes, de haut en bas, Barrémien marno-calcaire, Hauterivien et Valanginien marneux, Berriasien marno-calcaire, n’offrent pas à l’érosion une résistance importante, sauf incorporation d’éléments calcaires pouvant donner localement des ressauts sur les versants. Cette masse tendre, de plusieurs centaines de mètres d’épaisseur initiale mais aujourd’hui bien entamée, repose sur la relativement mince (50-80 mètres d’épaisseur) mais solide assise de calcaire tithonique. Celle-ci surmonte un faible étage marno-calcaire associant Séquaniens et Kimméridgiens, lui-même installé sur 30 à 50 mètres de calcaire à nouveau résistant et daté de l’Oxfordien supérieur. Au-dessous, une épaisse assise de calcaires marneux et de marnes, puis de marnes noires, permettant un affouillement rapide, repose sur le Callovien «basal» constitué de calcaires et de marnes et qui peut donner quelques gradins lorsqu’il affleure.

Sur la partie de notre espace que recouvre la carte de Charpey, le Bédoulien et le Barrémien présentent tantôt le faciès urgonien, particulièrement résistant et qui forme une sorte de carapace, tantôt un faciès de transition encore résistant. Le Barrémien inférieur est constitué de calcaires marneux déjà moins solides, l’Hauterivien de calcaires marneux bleus, le Valanginien de marnes bleuâtres avec des passées de calcaire, et le Berriasien de terrains marno-calcaires, avec quelques barres calcaires. On retrouve ensuite le Tithonique, toujours dur et compact, ici associé au Kimméridgien, et le Séquaniens, ici fort résistant.

Au total, les étages les plus aptes à donner des reliefs soulignant la structure sont le Barrémien-Bédoulien, lorsque règne le faciès urgonien, le Tithonique et, de façon plus modeste, voire localement, l’Oxfordien supérieur et le Séquaniens. Les autres formations géologiques offrent beaucoup plus de prise à l’attaque des divers agents d’érosion et notamment au ruissellement. Mais entre les étages successifs et à l’intérieur même de ceux qui présentent une alternance de marnes et de calcaires s’effectue tout un travail d’érosion différentielle.

LA TECTONIQUE

Le mot tectonique possède deux sens : celui d’architecture, de dispositif géométrique des terrains en fonction des plissements et des cassures subis ; celui des mouvements qui donnent naissance aux structures. Le premier s’impose ici.
AIDE-MÉMOIRE

COMBE ANNULAIRE

Crêt
Mont dérivé de la structure

Cuvette synclinale
combe
Bassin monoclinal d'érosion

Horst
Fossé d'effondrement
Inversion de relief
Escalier de failles
Horst
fossé

Terrasses étagées
Terrasses emboitées.


Il convient encore d’analyser l’influence des failles. L’accident le plus important est la faille méridienne (ou alpine) de Saillans proche de notre espace et que l’on peut suivre du Royans aux Baronnies. Affectant en profondeur tous les terrains sédimentaires de la série jurassique et même le socle sous-jacent, elle s’accompagne de failles secondaires et constitue un accident majeur. Légèrement sinueuse, victime de deux petits décrochements vers l’est à hauteur de la ferme de Château Vieux (à Véronne) puis de Saillans, elle s’infléchit un peu vers le sud-est au-delà du bassin d’Espenal et à faible distance des Trois Becs. Son regard est oriental (le compartiment affaisé se trouve à l’est comme le montre la conservation de roches plus récentes de ce côté). Son rejet (ampleur de la dénivellation) apparaît variable, mais peut être considérable lorsque, par exemple, J9 se trouve au contact de J5. La faille de Saint-Andéol, plus modeste, a un impact direct sur notre espace. Un peu plus à l’est, un peu plus sinueuse encore, elle possède un regard occidental. Elle recoupe la limite occidentale de la cuvette de Sainte-Croix puis revient perturber la crête du Grand Barry. Avec la faille de Saillans, elle détermine un fossé d’effondrement, permettant la conservation de terrains du Barrémien autour du Taliére (à l’ouest de Vachères). On notera qu’une partie de ce fossé domine aujourd’hui les reliefs voisins. Les failles de Sainte-Croix, encore plus à l’est, et de Saint-Andéol constituent un escalier de failles qui joue à la déformation de la cuvette. D’autres failles ont été portées sur les croquis. Leur influence reste locale mais on voit cependant sur les coupes au cœur même du dôme créé d’Aurel et dans l’axe de la combe de Ponet-Die, une succession de failles définissant des modestes fossés et horsts (blocs soulevés entre deux failles de regards contraires, alors que les fossés sont définis par des failles de regards convergents). Ces accidents « de pliure » peuvent nous aider à comprendre que des carapaces dures aient été crevées.

**ANALYSE MORPHOLOGIQUE**

Il s’agit de définir les formes. Beaucoup d’entre elles s’inscrivent dans un processus général d’inversion du relief par rapport à la structure. Le dôme d’Aurel a été crevé et se vide, laissant la place à une combe circulaire. La cuvette synclinale de Sainte-Croix se trouve de ce fait en cours de perçement. L’anticlinal de Saint-Julien est défoncé par une combe, moins simple qu’il n’y paraît à première vue. Les dépôts du quaternaire et, surtout, le réseau hydrographique offrent d’autres centres d’intérêt.

**LA COMBE CIRCULAIRE D’AUREL**

L’étude de la série stratigraphique donne à l’ancien dôme, aujourd’hui crevé, un potentiel théorique d’altitude impressionnant, dépassant sans doute 3000 mètres. Son origine paraît liée à la conjonction de plissements et d’accidents de direction et d’âge différents, à la déformation des axes les plus anciens par la mise en place des structures alpines. En tout cas on voit, depuis la vallée de la Gervanne, se succéder en prenant progressivement de l’altitude, des affleurements de couches de plus en plus anciennes du Crétacé jusqu’à l’apparition du Tithonique au-dessus de Vercheny. Le ruisseau du Charsac, le Rioussat, l’Aiguebelle de Véronne perturbent la montée du relief. La faille de Saillans retarde l’élavation de la structure mais celle-ci se poursuit inexorablement. Du sommet des Trois Becs on reconstitue facilement cet ancien dôme et on en conçoit l’ampleur. Le bassin d’Aurel a été crevé au cœur même de ce relief. Sous la cuirasse de Tithonique, l’érosion a trouvé un matériau peu résistant mais suffisamment hétéroclite pour que ce creusement, par érosion différentielle, ne soit pas totalement homogène. On peut définir ce bassin comme une dépression d’érosion ou, mieux, une combe circulaire, ceinturée de reliefs couronnés par un bandeau de calcaire tithonique qui armes des crêtes tournés vers le cœur du bassin.
D'après les coupes proposées par les cartes géologiques de Charpey et Die
Alors qu’à l’ouest les pendages soulignent bien la montée constante des couches vers le dôme, on trouve ailleurs, au-delà des crêtes, une couronne de synclinaux, aujourd’hui plus ou moins perçés. Il s’agit de ceux de Sainte-Croix au nord, d’Espenal et Saint-Benoît au sud, et des zones synclinales, localement animées d’ondulations secondaires, de Justin et de la montagne de Gavet à la Plaine de Rimont. Cette couronne s’interrompt au col de Beauvay où l’érosion a mis directement en contact la combe circulaire et celle, tout en longueur, de Die. Deux remarques s’imposent. La succession de structures synclinales et anticlinales se trouve donc vérifiée même si les directions changent, en fonction de la forme même du dôme. Vers l’ouest, le plus proche synclinal se trouve au-delà de la Gervanne ; il s’aligne du Savel à Blacons, en passant par Saint-Pancrace. Ainsi pouvons-nous souligner la forte dissymétrie de notre dôme crevé !

Il faut encore insister sur l’importance des surfaces couvertes par des éboulis et les éluvions. La carte les confond mais on peut considérer que les premiers oblitérent surtout la partie inférieure de la clôture des versants et que les seconds se rencontrent jusque dans le fond de la combe circulaire. Les étendues alluviales offrent un autre centre d’intérêt. De façon très simplifiée, le croquis d’Aurel en suggère l’étagement. Il s’agit des terrasses étagées répertoriées ci-dessus, mises en place par le jeu de la succession, au cours du processus général d’abaissement du relief, de dépôts et de reprise d’érosion liés aux variations climatiques de l’ère quaternaire. L’altitude de certains vestiges permet de mesurer le travail récent de la Drôme et de ses affluents.

**LA CUVETTE SYCLINALE DE SAINTE-CROIX**

Faiblement redressée au nord, au-dessus de la dépression de Saint-Julien, perturbée par l’escalier défini par les failles de Sainte-Croix et de Saint-Andéol, de même regard, puis à l’ouest par le fossé d’effondrement du Taillefer, appuyée à l’est et au sud sur les flancs de la combe de Die et du dôme crevé d’Aurel, elle ne présente pas une forme très classique. Mais elle n’en constitue pas moins un bassin à cœur crétacé.

Le fond structural de la cuvette se situe un peu à l’est des ruines de la Baraque de Pays mais une pluie s’esquisse selon un axe Ferme Béard-Le Grand Ranc. Au sud et à l’est, le Tithonique tourne ses crêtes rigides vers l’extérieur. Au cœur de la cuvette, les terrains crétaçés tendres expliquent l’importance de la dissection mais aussi, par leur diversité, les nuances du relief. A la faveur du fossé d’effondrement, le Taillefer a conservé une couverture de Barrémien un peu plus résistante qui a protégé les terrains plus tendres. Elle explique l’existence d’une inversion du relief par rapport à la structure entre les failles de Saillans et de Saint-Andéol. Le fossé se trouve ici à plus haute altitude que son environnement. La bordure occidentale souligne l’opposition des reliefs que donnent respectivement le Tithonique, présent du Pic de Gaudichart jusqu’aux crêtes du Grand Barry, et les terrains crétaçés qui prennent ensuite le relais.

Des environs de 420 mètres sur le plan incliné de la Colombière jusqu’au coude de la Drôme au nord-ouest de la Condamine s’étalent des éléments appartenant à tous les niveaux alluviaux : très haute terrasse (130 mètres) dont on trouve des lambeaux près de la ferme de la Combe, haute terrasse (50-70 mètres) à l’est de la voie ferrée, moyenne terrasse (20 mètres) à l’ouest de la même voie, basse terrasse (5-6 mètres) à la Condamine et au Colombier, très basse terrasse (2-3 mètres) entre les deux et alluvions du lit majeur dans le coude même. La plupart de ces éléments sont étagés mais la très basse terrasse se trouve emboîtée dans la basse.

Le principal problème reste celui de la limite nord de cette cuvette de Sainte-Croix. La carte de Die montre que le pendage des couches se modifie près de l’alignement constitué par les Condamines et le Suchet. Au nord, les couches constituant la barrière entre Saint-Andéol et l’Escoulin plongent franchement vers l’ouest. Il en est de même au nord du Vacant. Au-delà de la crête du serre unique But de Richaud-Morins-Beau Serre, le pendage des mêmes couches qui, dans le bassin de Marignac, plongent sous le Vercors, s’infléchit plus franchement vers l’est. Nous entrons dans une structure anticlinale, celle de la Combe de Saint-Julien.

La Sure occupe une position un peu marginale par rapport au fond structural et à l’axe de la cuvette. Ayant installé sa vallée dans des roches plus tendres du Crétacé elle a rencontré le Berriasien, puis surtout le Tithonique dans lequel elle a enfoncé son fameux défilé des Tournettes. Celui-ci est un canyon puisqu’il s’inscrit entièrement dans le calcaire. Depuis son entrée dans la cuvette, la rivière coule au pied du versant oriental rendu rigide par l’affleurement ou la faible profondeur du calcaire jurassique puis elle l’entame carrément pour en détacher la bosse des Tours, négligeant le seuil de Sainte-Croix. Une ondulation secondaire ou un phénomène karstique ont-ils favorisé ce cheminement ? La rivière était-elle en place avant les mouvements modifiant la structure locale et s’y est-elle adaptée (phénomène de l’antécédence) ?

**LA COMBE DE SAINT-JULIEN**

La dépression de Saint-Julien constitue globalement une combe assez complexe et donc intéressante à étudier. La carapace de calcaire crétacé, affaiblie du nord au sud du fait des conditions différentes de sédimentation, a été
percée et la voûte a disparu, comme la coupole d’Aurel. Les couches tendres sous-jacentes ont été déblayées en une large et profonde dépression. Au cœur de celle-ci, l’érosion a mis en relief la voûte du Tithonique, jadis masquée. Le Beau Serre peut donc être qualifié de mont dérivé de la structure. Il s’abaisse et disparaît à proximité de Saint-Julien, parce que les terrains plongent en profondeur au nord, le Vercors n’ayant pas été soulevé aussi haut que le Diois. Un mont dérivé, ceinturé de couloirs, peut donner une combe annulaire plus ou moins géométrique. Les couloirs de la Sure et du Merlet en esquissent une autante du Serre de la Croix, du Beau Serre et des Morins. Elle se prolonge au sud du col de Marignac puisque l’on peut qualifier le couloir de Saint-Andéol et le bassin de Marignac de demi-combies de part et d’autre d’un mont dérivé. Ce constat permet de souligner que la cloison, portant le col de Marignac et séparant le bassin de Saint-Julien de son voisin, ne doit rien à la structure et qu’elle doit tout à la manière dont s’est organisée l’érosion. Mais au sud la structure se révèle plus complexe avec la virgation (changement de direction d’un pli) de l’anticlinal qui tourne au sud-est, avec surtout l’apparition d’une zone synclinale sur son flanc ouest (cuvette de Sainte-Croix), avec la naissance de la combe de Ponet et Die, creusée sous le Tithonique dans le prolongement de notre mont dérivé. Dès lors que la cuvette synclinale de Sainte-Croix referme la demi-combe de Saint-Andéol, le bassin de Marignac ne peut plus être qualifié que de bassin d’érosion monoclinal. On désigne ainsi un bassin dans lequel l’érosion attaque des couches ne présentant qu’un seul pendage, ce qui conduit à une dissymétrie bien compréhensible des versants.

On peut qualifier de combe la dépression de Saint-Julien. C’est reconnaître sa structure anticlinales. Mais on remarque qu’au nord, dans le Vercors, la zone légèrement synclinales de Font d’Ure est encadrée par les deux anticlinaux de Montué et des Gagères. Seul le premier paraît être, à première vue, en continuité avec le Beau Serre. Pourtant la coupe proposée par la carte de Charphey situe Saint-Julien entre deux ondulations anticlinales affectant la partie médiane du bassin de Saint-Julien au nord du Beau Serre et définissant entre elles une zone synclinales. Des indications de pendage, à proximité de la ferme des Faures, semble confirmer. On peut donc penser que la partie septentrionale de la dépression de Saint-Julien assure une transition entre la structure de l’ensemble Montué-Font d’Ure-Gagère et celle que l’on rencontre plus au sud. Mais les ondulations n’apparaissent pas dans le paysage. En effet, en hauteur de couverte les ondulations ont disparu (Barrémien) dans la dépression de Saint-Julien ou plongent (Tithonique, Séquanien) en profondeur, au nord du village de Saint-Julien. Dans ce cas, une masse de terrains assez hétérotiles et tendres la surmonte dans laquelle l’érosion conduit plutôt librement son travail d’affouillement, c’est-à-dire sans souligner les grands traits de la structure que ces terrains sont incapables d’illustrer ou de reproduire.

Une étude plus précise, notamment des versants, permettrait cependant de souligner le travail d’érosion différentielle exercé par le réseau hydrographique et par le ruissellement. Il se traduit par l’affouillement des éléments les plus tendres des épais étages marno-calcaires et la mise en relief des compartiments les plus résistants. Mais ces couches ne peuvent qu’esquiver, localement et très partiellement, les traits majeurs de la structure. On peut encore rappeler que ces calcaires durs (Urgonien, Calcaire à silex, Tithonique...) portent les marques d’une érosion de type karstique, comme les gouffres, les grottes, les lapiez ou les dépressions fermées (dolines).

Les vallées de quelques uns des affluents de la Sure sont localement tapisées d’alluvions récentes, alors que la sienne l’est de façon continue, sur une largeur variable, en aval des Faures. Des cônes de déjection, aujourd’hui perchés (bassin des Glovins, ravin des Juges) et même étages comme c’est le cas dans le ravin qui s’abaisse de la Pouterle vers le Colombier et les Juliens, évoquent les étapes du creusement.

ET LA DROME ?

Dans un article consacré à la dimension géographique de la Tour de Crest (1), nous avions, par simplification, qualifié de cluses les percées successives de la Drôme. On peut ici aller un peu plus loin et, compte tenu du processus d’inversion générale du relief, définir ces percées comme des goulets. C’est par un goulet que la rivière sort de la Combe de Die, par un goulet qu’elle pénètre dans le bassin d’érosion d’Aurel et par un goulet qu’elle quitte. On peut rappeler que les Grands et Petits Goulets creusés et traversé par la Vernaison se trouvent, par rapport à la combe d’Echenevex, dans une situation comparable à celle de nos défilés dans les vestiges de nos structures anticlinales crevées. On peut ainsi réserver le terme de cluse à la traversée d’un relief anticlinal mieux conservé. On notera encore la position relativement marginale de la Drôme dans les deux bassins qu’elle traverse. Elle dédaigne le fond structural de la cuvette de Sainte-Croix et, au cœur du domo crevé d’Aurel, se trouve poussée vers l’ouest par le dégagement du Callovoïen basalt, plus résistant que les couches qui le surmontent et qui pourraient bien esquiver, entre Aurel et la rivière, un mont dérivé. Quant à la genèse de sa vallée, elle mériterait le travail d’un véritable spécialiste. On peut pourtant penser à des phénomènes d’antécédence ou de surimposition.

CONCLUSION

En dépit de sa brièveté et de son caractère fort incomplet, cette étude confirme l’intérêt géomorphologique de l’espace constitué par les trois bassins d’Aurel, de Sainte-Croix et de Saint-Julien. Chacun d’entre eux représente
un type particulier, même si une indéniable parenté rapproche ceux d’Aurel et de Saint-Julien qui résultent du travail de l’érosion aux dépens de voûtes en forme de coupole ou de tuile romaine et protégées, au moins un temps de leur histoire, par des carapaces calcaires.

La combe de Saint-Julien se singularise par la transition géomorphologique qu’elle assure entre le Vercors et le Diois. La présence des hautes falaises créatées, l’influence des directions méridiennes, l’amorce de la zone synclinale de Font d’Urie mais aussi la part qu’y prend le Tithonique et l’esquisse de la virgation qui détourné l’anticlinal vers le sud-est apparaissent très significatives. A une quinzaire de kilomètres plus au sud et à vol d’oiseau, le dôme crevé d’Aurel apparaît, pour sa part, totalement représentatif du Diois. Le rôle différent joué par le Tithonique au sommet des versants, la présence d’épaisses marnes sombres, l’importance des dépôts superficiels y sont très caractéristiques.

La cuvette de Sainte-Croix offre la version synclinale des cuvettes dioises bourrées encore de terrains créatés et tournant vers l’extérieur, c’est-à-dire vers le cœur des combes, les crêtes audacieux qu’arme le Tithonique, ce qui souligne et confirme le processus d’inversion. Cette cuvette reste encore pourtant sous influence du Vercors, par l’orientation des failles qui l’accidentent et qui définissent le style original de sa cloison occidentale.

La vision simplifiée donnée ici de ces bassins devrait permettre au lecteur d’en préciser la topographie, d’en nommer les principales formes du relief et de mieux comprendre les contrastes qui sont un des charmes du contact entre Diois et Vercors.

Michel WULLSCHLEGER

NOTES

(1) Cartes topographiques de l’Institut Géographique National (I.G.N.), série verte à échelle de 1/100 000, feuille de Grenoble-Valence n° 52 ; série orange à échelle de 1/50 000, feuilles de Charpy n° 3136 et de Die n° 3137 ; série bleue à échelle de 1/25 000, feuilles de Die n° 3137 EST, et de Vassieux-en-Vercors n° 3736 EST.
Cartes géologiques du B.R.G.M., à échelle de 1/50 000, feuilles de Die n° XXXI-37 et de Charpy n° XXXI-36. La consultation de la feuille de Dieulefit n° XXXI-38 n’est pas inutile à la compréhension de la région.


LA ROCHE DE MARIGNAC (DIE) :
traces d’un habitat de pente
de la fin de l’Age du Bronze
vers 800 avant J.-C.

Les quelques pages qui suivent ont pour but de faire connaître à un large public un site archéologique jusqu’à présent publié uniquement dans une revue spécialisée et brièvement.

DÉCOUVERTE ET FOUILLE


SITE ET GISEMENT

Les vestiges archéologiques occupent, entre 530 m et 590 m, un court versant en forte pente orienté au nord-est et constitué d’un amoncellement de blocs de toutes tailles issus de la falaise calcaire (Tithonique) sus-jacente. La Roche de Marignac est — toutes proportions gardées — comparable au Claps de Luc.

La fouille a montré qu’il n’existe qu’une seule couche archéologique de 20 à 30 cm.

LES PREUVES DE L’HABITAT

Malgré une exposition peu favorable (au nord-est face à la bise froide qui descend du Vercors) et une pente de blocs qui ne devait guère faciliter l’implantation des cabanes, il est à peu près certain que la Roche de Marignac a abrité un village.

La meilleure preuve est fournie par les morceaux de plaques foyères, couche d’argile crue étalée sur une surface de cailloutis, soigneusement lissée en surface et parfois décorée de cannelures (pl. 1, n° 1) ; elle durcissait ensuite peu à peu à chaque cuisson. L’abondance de ces fragments de plaques foyères ne peut s’expliquer que par la proximité des cabanes d’où elles étaient rejetées lorsqu’elles commençaient à se fissurer.

D’autres vestiges sont eux aussi probants :
— des morceaux de meules pour écraser les graines de céréales et les réduire en farine. La matière première qui a servi à leur confection est soit locale (grès marron) soit importée sur de longues distances : roches cristallines ou métamorphiques.
— 2 fusaiolés en argile cuite, indice du filage de la laine, activité domestique par excellence (pl. 1, n° 2 et 3).
— de nombreux ossements d’animaux, restes de repas.
— 2 andouillers travaillés ; l’un, de cerf, montre une rainure de découpe, l’autre, de chevreuil, taillé à ses 2 extrémités distantes de 8 cm, peut être interprété comme un manche de petit outil (pl. 1, n° 4).

Quant aux objets en bronze, à la belle patine verte, ils correspondent bien à ceux que livrent en général les habitats, éléments de petit format, facilement égarés :
— une alène bipointe à section carrée, longue de 53 mm, évoque le travail artisanal du cuir (pl. 1, n° 18).
— 12 perles (5 mm de diamètre) et un entrelacs de 5 anneaux très fins (3 de 8 mm de diamètre pris dans 2 autres dont le diamètre est de 10 mm) : ce sont des éléments classiques de parure (pl. 1, n° 5 à 17).

Quant à l’emplacement exact des cabanes, il n’a pas été réellement trouvé dans la quinzaine de mètres-carrés fouillés lors de nos deux sondages. Il doit être un peu en amont sur le versant, à moins qu’il n’ait été en partie détruit par l’établissement de la plate-forme où aboutit le chemin ouvert au bulldozer.

SON AGE : LA FIN DU BRONZE FINAL

L’abondance et la variété de la céramique —autres preuves d’habitat— permet de dater avec précision la Roche de Marignac du Bronze final III B grâce à des formes et des décors très caractéristiques.

Les quelques formes reconstituables correspondent surtout à des petits vases —des coupelles— fossile directeur de l’extrême fin de l’Age du Bronze en Diois-Baronnies et dans la moyenne vallée du Rhône (pl. 1, n° 19 à 21). La présence de marlès, rebords facettés et parfois horizontaux de vases à très large embouchure, de grandes coupes ou d’assiettes (pl. 1, n° 22 à 25) est un autre indice, de même que les fonds plats, parfois ombriliqués et exceptionnellement annulaires (1 exemplaire) (pl. 2, n° 26, 27).

Le seul moyen de préhension connu —une anse plate verticale (pl. 2, n° 20)— ne dépare pas.

Les décors correspondent aussi parfaitement au Bronze Final III B :
— Impressions triangulaires, ovales ou circulaires (pl. 2, n° 29 à 33) obtenues à la baguette dans la pâte fraîche, dont une combinaison de 2 lignes de triangles opposés et imbriqués (pl. 2, n° 36).
— Chevrons doubles sur marli (pl. 2, n° 35) ou simples sur panse (pl. 2, n° 34).
— Cercles concentriques en panneaux alternés (1 seul exemplaire).
— Peinture rouge sur 4 tessons ; sur un cinquième, un double trait peint (pl. 2, n° 37).
— Cannelures intérieures juste au-dessus du fond (pl. 2, n° 38, 39) ou extérieures sur panse.
— Bourdon double guilloché (pl. 2, n° 43).
— Chevrons ou épis grossiers, gravés avant cuisson (pl. 2, n° 40 à 42).
— Extrême abondance (une quarantaine de tessons) du décor en doubles traits (sillons très fins) horizontaux en 2 rangées, répétées le plus souvent deux ou trois fois (pl. 2, n° 44 à 46).
— Le même décor a été utilisé sur une coupelle pour un méandre symétrique ou fausse grecque dont les parties courbes ont été tracées après effacement localisé des doubles traits (pl. 1, n° 20).

BILAN : UN AUTRE VILLAGE PROTOHISTORIQUE EN DIOIS ET BARONNIES

Actuellement, on en recense six, datés du Bronze Final ou du Premier Age du Fer. Ceux du Pègue et de Sainte-Colombe ont été occupés surtout du VIIe au Vᵉ siècle avant J.-C., pendant le Premier Age du Fer (Hallstatt) ; ils ont été fouillés sous la direction, respectivement, de Ch. Lagrand et J.-C. Courtois.

Les quatre autres sont datés de l’extrême fin de l’Age du Bronze, vers 800 avant J.-C. ; deux d’entre eux occupent les flancs du synclinal percé de la forêt de Saou, à proximité de gorges ou de « pas » : Pas de l’Estang au sud, à Saou (fouilles A. Héritier), Pas de Faucon à Piégeois-la-Clastre au nord (inédit).

Les deux derniers —La Roche de Marignac (Die) et les Gandus à Saint-Ferréol-Trente-Pas —(fouilles J.-C. Daumas et R. Laudet), outre leur proximité avec des gorges qui séparent le bas pays —vallées de la Drôme et de l’Eyguès— d’un secteur d’altitude, ont d’autres ressemblances :
— L’installation de l’habitat sur une forte pente.
— Une céramique quasi identique avec des formes et des décors typiques de la fin du Bronze Final pour l’essentiel mais qui comporte aussi quelques éléments annonçant le Premier Age du Fer.

Pour la Roche de Marignac, on peut citer :
— Le fond annulaire (pl. 2, n° 27).
— Les deux lignes de triangles opposés et imbriqués (pl. 2, n° 36).
— Le double trait peint (pl. 2, n° 37).
— Les décors gravés avant cuisson (pl. 2, n° 40 à 42).
— Un vase à col largement éversé (pl. 3, n° 49).
LES VESTIGES GALLO-ROMAINS

Dans la zone fouillée, à proximité de la plate-forme, la couche Bronze Final était surmontée d’un niveau gallo-romain qui a fourni 3 types de céramique :
— de la poterie grise kaolinitique voconce, avec des vases bulbueux à rebords arrondis (pl. 3, n° 47 et 48) et fonds parfois annulaires dont un exemplaire décoré de cannelures (pl. 3, n° 50) ; une embouchure de cruche à bec trilobé (pl. 3, n° 53).
— 2 jattes à grand fond plat en pâte grossière beige, de 27 cm à 36 cm de diamètre pour 4 cm seulement de profondeur (pl. 3, n° 51, 52).
— de la poterie jaune orangée, représentée par un mortier à pâte jaune à large bord mouluré et bec verseur, de 36 cm de diamètre (pl. 3, n° 56) ; une petite amphore, haute de 30 cm pour un diamètre maximal de 22 cm, munie de 2 grandes anses verticales (pl. 3, n° 54) et un fond de micro-vase à paroi d’une grande finesse (pl. 3, n° 55).

Plusieurs clous et éclats de coins de fer attestent de l’exploitation du site en tant que carrière de blocs à l’époque gallo-romaine.

Cette céramique gallo-romaine est très comparable à celle qui a été trouvée au Col des Tourettes à Montmorin (Hautes-Alpes) où elle est datée de 30 à 20 avant J.-C. (fouilles A. Muret).


CONCLUSION

Avant la découverte du site de la Roche de Marignac, on ne connaissait aucun vestige à l’époque gallo-romaine sur toute l’étendue de la commune de Die. Ce n’est plus le cas aujourd’hui, d’autant que d’autres fouilles récentes ont livré du matériel et des structures concernant trois périodes préhistoriques et protohistoriques :
Le Bronze Final (— 800 ?) avec l’habitat de la Roche de Marignac mais aussi les vases enterrés de Chanqueyras (1992), fouille S. Saintot et J. Vital.

Jean-Claude DAUMAS et Robert LAUDET

BIBLIOGRAPHIE

DAUMAS (J.-C.) et LAUDET (R.). «Quatre sites inédits du Bronze Final dans le Diois et les Baronnies». Eléments de Protohistoire rhodanienne et alpine, 1988, p. 135 à 144.
LALLEMENT (Jean-Luc). Site du lieu dit Pas de la Roche (Marignac). 8 p. (inédit).
REY (Christian). Le site de la Roche de Marignac (Die), 11 p. (inédit).
LA CAMPAGNE ENTRE DIE ET SAILLANS
A L’ÉPOQUE ROMAINE

Cinq étranglements (aux Tours de Quint, à Pontaix, au pont d’Espenel, au Détroit et à l’Escharenne de Saillans) rétrécissent la vallée de la Drôme entre Die et Saillans, tandis que les roches de Chamaloc et de Marignac, le passage des Tourrettes, les gorges de la Roanne, du Contècle et du Riouset isolent les vallées adjacentes. D’où le cloisonnement marqué de toute cette partie du Diois. Mais si, dès l’époque gallo-romaine, paraît s’affirmer l’identité de tel ou tel secteur comme la vallée de Quint ou la combe de Vercheny, si Chamaloc, Marignac ou Véronne constituent des lieux relativement à l’écart, aucun défilé ne forme vraiment un obstacle majeur le long du cours de la Drôme, sauf peut-être l’Escharenne, et la voie romaine qui le suivait assurait l’unité de l’ensemble en y diffusant l’influence du chef-lieu local, Luc, puis Die.

I - La route de la vallée de la Drôme

1) Les milliaires

Cette route constitue une bretelle de la grande voie qui reliait la plaine du Pô à la Méditerranée par le Mont Genèvre et la vallée de la Durance. Conduisant au Rhône moyen sans avoir à franchir un col trop élevé, notre route doit remonter à l’époque augustéenne et n’être guère antérieure, du moins dans son aménagement à la romaine, à la pacification des Alpes, achevée vers 13 avant J.-C. par le traité avec Cottius. La présence de noms comme Lucus Augusti (Luc), Dea Augusta (Die), Augusta (Aoust) aussi bien que les nécessités de la géographie et la logique de l’histoire rendent cette hypothèse vraisemblable.

Légende de la Figure 1 (page ci-contre)

En majuscules, les SITES ANTIQUES (○).
En minuscules, les repères historiques ou géographiques (●).

1. DIE (Dea Augusta) 26. Les TOUZONS
2. Pont Neuf 27. SAINT-ETIENNE-EN-QUINT
3. Roche de Chamaloc (en amont, Chamaloc, le TOURON et Auriac). 28. SAINT-ANDÉOL-EN-QUINT
4. SAINT-SORLIN 29. Passage des Tourrettes
5. SAINT-LAURENT 30. TARIAURES (Jauzignat)
6. Pont de Suzon 31. Collet des Croisières
7. La FARE 32. Col des Blaches
8. Marignac 33. Col de Fonteuse
9. ROCHE DE MARIGNAC 34. Eyu
35. Pavement du CHEMIN ROMAIN 36. La CONDAMINE
10. MARTINELLE 37. Serre Papichon
11. Les Fourches 38. SAINT-MARTIN (Pontaix)
12. MOULIN DE PONET 39. Pontaix
13. TARROT 40. Les Tachères
14. MAUBOURG 41. RIVIER
15. L’ARSENALE 42. L’HOPITAL (Viopis)
16. bùs. Chaplaie 43. GUIGOUET
17. Péage de Quint 44. Le Château
18. Bourg de Quint 45. Barsac
19. SAINT-GIRARD et Pont Raschas 46. CLOS DE BARSAC
20. Tours de Quint 47. CLOS DE PONTAIX
21. Les TREPÔS 48. L’HOPITAL (ruisseau)
22. Sainte-Croix 49. LA ROURIE
23. Les BONNETS 50. Montagne et château de Barry
24. Montagne d’Ambel 51. Les FOURS CHAUDS
25. Saint-Julien-en-Quint 52. Les FRAYSSINETS
53. Les MAS
54. Le Temple
55. PEYRACHE
56. Plaine du Moulin
57. Le FIGUIER
58. L’EAU MINÉRALE
59. SAINT-MARTIN (Aix)
60. SAINT-PIERRE (Aurel)
61. Les Bonnettes
62. Le PRIEURÉ (St-Jean d’Aurel)
63. Les BARRIERES (St-Pierre de Vercheny)
64. Deux tours sarrasines
65. Pont d’Espenel
66. Les ADRETS
67. LARRAS (le Colombier)
68. Le Détroit
69. L’ESCHARENNE
70. La MURE (au sud, les AUBERTS et la BAUME HANNIBAL)
71. Saillans
72. ARNAUD
73. LANTHEAUME (les Blaches)
74. Château Vieux
75. MESSAGE
76. La MALADRERIE (Mutatio Darentia)
Fig. 1 — Sites antiques entre Die et Saillans
Huit milliaires ont été trouvés de Die à Saillans. Grâce aux indications qu’ils portent — la distance comptée à partir de Die en milles de 1481, 50 m et le nom des princes régnants — , on peut tenter de retrouver leur emplacement d’origine et d’établir une chronologie assez fine, mais parfois compliquée, car certaines de ces bornes ont porté plusieurs dédicaces successives.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Référence à CIL XVII</th>
<th>Distance en milles</th>
<th>Lieu de découverte</th>
<th>Emplacement présumé d’origine</th>
<th>Noms et dates des princes</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>89</td>
<td>?</td>
<td>Sainte-Croix village</td>
<td>?</td>
<td>?</td>
</tr>
<tr>
<td>90</td>
<td>8 = 11,852 km</td>
<td>Pontaix village</td>
<td>Les Tachères</td>
<td>Constance Chlore et Galère Césars : 293-305 / Crispus César : 317-326</td>
</tr>
<tr>
<td>92</td>
<td>9 = 13,333 km</td>
<td>Vercheny, le Temple</td>
<td>L'Hôpital</td>
<td>Crispus César : 317-326</td>
</tr>
<tr>
<td>93</td>
<td>12 = 17,778 km</td>
<td>Aurel, les Bonnettes</td>
<td>Vercheny, Saint-Pierre</td>
<td>Constant César : 333-337</td>
</tr>
<tr>
<td>96</td>
<td>?</td>
<td>Saillans, la Mure</td>
<td>?</td>
<td>Delmatius César : 335-337</td>
</tr>
<tr>
<td>94</td>
<td>16 = 23,704 km</td>
<td>Saillans, la Daraize</td>
<td>Saillans, la Maladrerie</td>
<td>Constance Chlore et Galère Césars : 293-305 / Constant César : 333-337</td>
</tr>
<tr>
<td>95</td>
<td>16 = 23,704 km</td>
<td>Saillans, église</td>
<td>Saillans, la Maladrerie</td>
<td>Constance Chlore Auguste et Sévère César : 305-306 / Constance II César : 323-337, puis Auguste : 337-361</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Ce tableau suggère quelques remarques. Si l’aménagement de la route remonte bien à l’époque d’Auguste, les bornes conservées se placent toutes entre 293 et 392, c’est-à-dire plusieurs siècles après. En outre ces sont là les seuls milliaires que nous possédions entre Gap et Valence, si l’on excepte celui d’Ubie (CIL XVII, 97 ; Constantin Auguste : 307-310) : on observe ainsi une concentration de huit bornes sur une distance de onze milles environ, soit 16,296 km, là où de Valence à Gap la voie romaine se déroulait sur 106 milles (157,039 km). Enfin certains princes mentionnés figurent rarement sur d’autres milliaires de Gaule (Crispus, Delmatius, Constance II César), voire jamais (Constant César, Constance II Auguste).

La datation tardive des bornes s’explique par l’importance stratégique prise par la route à partir du moment où, sous Dioclétien, Milan est devenu capitale de l’Italie (ou du diocèse d’Italie) et où il était nécessaire de pouvoir gagner rapidement Trèves et la frontière du Rhin menacée par les Germaines. La proximité de Die, devenue chef-lieu de cité, colonie, ville fortifiée dans la seconde moitié du IIIe siècle, a sans doute été pour quelque chose dans les soins apportés à l’entretien de cette portion de route reliant Dea Augusta à l’axe rhodanien à travers un terrain accidenté. Enfin, sans doute à l’occasion de la moindre réparation et peut-être même sans cela, on a tenu à mettre à jour les milliaires en y inscrivant à chaque fois les noms des nouveaux princes associés à l’empire : ainsi on y voit figurer Constantin 1er et une partie de sa famille, c’est-à-dire trois de ses fils Césars (Crispus, Constance II et Constant) et un de ses neveux César (Delmatius). Manière d’honorer collectivement la fonction impériale et d’affirmer l’unité de l’empire à travers la multiplicité même des princes qui participent au pouvoir. Témoignage aussi du souci de Constantin de réorganiser le réseau des voies de communication, alors que, notamment dans la douzaine d’années précédant sa mort en 337, il exerce sans contestation la plénitude du pouvoir.
2) Le tracé

Si les restes de la chaussée n’ont jamais été jusqu’à présent reconnus en ce secteur, le tracé de la route peut cependant être restitué, au moins approximativement, grâce à l’Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem de 333, qui nous indique la distance de 16 miles de Die à la mutatio Darentiaca (relais de la Maladrerie, à Saillans), grâce aux documents du Moyen Age, voire de l’époque moderne, grâce à la toponymie, aux vestiges d’habitats et de sépultures et, bien sûr, grâce à la géographie.

La route gardait, de Die au confluent de la Sûre, la rive droite de la Drôme ; ce n’est que depuis le XVIIe siècle qu’elle emprunte la rive opposée, située à l’ubac, traversant la rivière au Pont Neuf, puis, au XIXe siècle, au Pont des Chaînes. La route médiévale (et sans doute romaine) restait à l’adret, passant par Saint-Laurent, par le pont de Suzon, où l’on a reçu l’évêque en 1497, par les Fouches où l’on pendait, pour l’exemplarité, à la limite même du manement de Die et à proximité de la voie publique, par le péage de Quint, attesté dès 1227 et situé au confluent de la Drôme et de la Sûre (1). Le nom de Quint, porté par un château (les Tours de Quint) et un bourg à ses pieds (le Bourg de Quint), a bien évidemment pour origine la 5e borne à partir de Die (ad Quintum). Ce milliaire, placé à 7,407 km de Die, devait se trouver un peu au-delà de l’église et du cimetière Saint-Giraud (sans doute Saint-Géraud d’Aurillac), fouillé et daté entre le XIe et le XIIIe siècle par M. Colardelle.

Nous pensons que la route, arrivée à ce point, traversait la Drôme là où existera, en 1464, le pont Raschas et qu’elle conservait la rive gauche jusqu’à Pontaix, où un péage est mentionné entre 1213 et 1221 et un pont en 1246 (2). L’existence de deux ponts sur la Drôme à 4 km l’un de l’autre paraîtrait bizarre si n’était la présence, sur la rive droite, des falaises de Serre Papichon qui, dominant la rivière, auraient exigé un détour de la route et le franchissement d’un ravin encaissé d’environ 70 m. Sur la rive gauche la voie devait passer entre la grande villa de la Condamine, en bas, et le site de Saint-Martin, église mère de Pontaix, en haut.

Après Pontaix, elle n’avait pas à monter sur la terrasse de Vercheny le Haut : il suffisait qu’elle se tint juste au-dessus de des zones inondables de la plaine du Moulin, aujourd’hui conquis sur la Drôme grâce à des digues. Aux Barrières, près du site de l’église médiévale Saint-Pierre, elle pouvait se trouver un peu au-dessus de l’actuelle D 93, une épitaphe (CIL XII, 5851) ayant été découverte dans les travaux de la voie ferrée. Elle passait
ensuite entre les deux Tours Sarrasines, au pied de Combe Noire, et traversait les Plots d’Espenel. Avant d’arriver à Saillans, pour franchir la barre tithonique du Détroit, elle devait être creusée dans le roc ; ensuite elle pouvait monter assez haut au-dessus des précipices de l’Escharenne (une monnaie de Vespasien y a été trouvée), au-dessus du tunnel de Saillans, pour redescendre sur la mutatio Darentiaca, qu’il faut situer à la Maladriere, à 1 km à l'ouest du centre de Saillans.

Ainsi, de Die à Saillans, on relève sur ce parcours la présence de six églises médiévales (Saint-Laurent et Saint-Sornin, Saint-Girard, Saint-Martin de Pontaix, Saint-Pierre de Vercheny, Saint-Géraud de Saillans), dont cinq ont disparu, de deux pèges avec pont (Quint, Pontaux), d’un gibet (les Fourches), de deux maladreries (l’Hôpital à la limite de Pontaux et de Vercheny, la Maladriere de Saillans). A ces vestiges qui montrent la continuité de la route antique et de la route médiévale, il faut naturellement ajouter les restes romains repérés à proximité de la voie : à Martinelle, au Moulin de Ponet, aux Fours Chauds, aux Adrets d’Espenel, entre le Détroit et l’Escharenne, et surtout aux sites importants de Saint-Laurent et Saint-Sornin, de la Condamine de Pontaux, de Saint-Pierre de Vercheny, de la Maladriere de Saillans. La villa de Saint-Pierre devait correspondre à la borne du 12e mille et le mausolée de la Maladriere au 16e.

3) Un itinéraire secondaire

Un itinéraire, découvert par A. Mailhuet, précisée par la suite, quitte la vallée de la Drôme à Sainte-Croix, emprunte la grand-rue de ce village, suit une ligne de crêtes jusqu’au col des Blaches (870-880 m), passe par le col de Fonteuse (818 m), redescend sur la Gervanne qu’il traverse près de Frus, et, par les Chaux et Trois Prés, gagne le plateau de Chaumagne, puis descend sur Combovin, Chabeuil et la plaine de Valence. Quelques vestiges en subsistent, peu datables (pavement grossier sur le flanc gauche de la vallée de Fonteuse) ; la toponymie en atteste l’ancienneté : on l’appelle Chemin romain ou des Seigneurs à Eyglu, Chemin Ferrat au-dessus de Trois Prés ; entre Sainte-Croix et le col des Blaches il passe au Collet des Croisères. Il dessert les villages de Tariuiles et des Brus. Il possède surtout deux caractéristiques qui en font un itinéraire antique, voire pré-romain, de grande communication, et non un simple chemin du Moyen Age reliant entre eux deux villages voisins ; d’une part il évite les sites médiévaux d’Eyglu (Eylu), du village de Gigors et du carrefour de Beaufort-sur-Gervanne, d’autre part il continue au-delà de la Gervanne vers la plaine rhodanienne, comme le montre l’appellation de vieux chemin de Die à Valence et à Romans qu’il porte sur un cadastre du XVIIIe siècle.

C’est sans doute cet itinéraire archaïque et difficile qu’ont emprunté, à la fin du Ier siècle ou au IIe, pour aller à Beaufort, les chasseurs dixois chargés du service de l’arène (CIL XII, 1590). Il explique sans doute aussi la présence de tuiles romaines jusqu’au fond de la haute vallée de l’Aiguebelle. En tout cas l’accès aux endroits écartés était dans une bonne mesure assuré à l’époque romaine à travers les montagnes de l’avant-pays diois.

II - Répartition des sites antiques

On trouve des vestiges romains partout, non seulement à proximité de la grande voie, mais surtout sur la rive opposée de la Drôme, c’est-à-dire la rive gauche : on peut en effet repérer des gisements à Saint-Auban, à Barsac (le Clos de Barsac et de Pontaux, Prézaire, Rivier, Guigouret, le Figuier), à Aurl (l’Éau Minérale, le Prieuré Saint-Jean, Saint-Pierre), à Espenel (Larras), à Saillans (la Mure, au nom bien significatif). Cela suppose tout un réseau de petits chemins avec ponts ou gués sur la Drôme, aussi nombreux pour le moins qu’au Moyen Age (6).

L’établissement antique peut se trouver dans la plaine (Saint-Laurent et Saint-Sornin dans la combe de Die), dans une vallée assez spacieuse pour que la culture puisse s’y développer (Prieuré et Saint-Pierre d’Aurl, Larras = le Colombier), au débouché d’un vallon sur la Drôme (Saint-Auban, le Figuier, l’Éau Minérale). Parfois on est à moins de 200 m de la rivière (la Maladriere), voire dans une boucle de celle-ci (la Condamine). On aime s’appuyer au talus d’une terrasse (5) (le Moulin de Ponet, les Barrières), exposé en plein midi ou au sud-est. Plus rarement se perche-t-on près d’un défilé (la Roche de Marignac).

Fig. 3 — La Condamine, vue générale
(Cliché F. Muhlethaler, 1961)
L'extrémité des petites vallées ne reste pas vide : au bout de la vallée de la Comane (Chamaloc), c'est le quartier du Touron, au pied du Serre d'Auriac ; au bout de la vallée de l'Izarette (Ponet), c'est Maubour et Tarrot ; de la vallée de Quint, les Bonnets ; de Viopis (Barsac), l'Hôpital. Dès que les montagnes relâchent leur emprise tant soit peu autour du ruisseau d'Aiguebelle (Véronne), on récolte des tegulae (tuiles plates) à Arnaud, Lantheaume (= les Blaches), Message.

Les terrasses sont occupées au-dessus de la vallée de la Drôme (Martinelle, l'Arsenal, Saint-Martin de Pontaix, la Mure), comme les serres ou les plats qui dominent les vallons (Tariaures, Rivier, Guigouret). La terrasse de Vercheny, s'étendant sur 3,500 km du nord au sud et sur 1,500 km d'est en ouest, a livré des vestiges un peu partout : vers l'Hôpital, vers le ruisseau de Barry (la Rourie, les Fours Chauds), aux Frayssinets, aux Mas, à Peyrache, et presque jusqu'au pied de la montagne de Barry.

Plusieurs sites sont devenus des friches ; un site perché comme Guigouret, important sans doute puisqu'on l'appelle dans le pays la Ville, s'est considérablement raviné et témoigne du déboisement subi par le Diois jusqu'au XIXe siècle. Et l'on a l'impression que la campagne était ici plus habité qu'elle ne l'est actuellement.

Dans ce secteur, les gisements antiques se rencontrent jusqu'aux environs de 600-650 m d'altitude : parmi les plus élevés, le Touron, la Fare (Marignac), Arnaud, les Bonnets, les Auberts (645 m). Au-dessus c'est le domaine de la moyenne montagne qui entoure la combe de Vercheny en culminant à 1262 m et la vallée de Quint en culminant à 1698 m. Des falaises ou des escarpements rendent souvent toute culture impossible au-dessus de 700-800 m. Signalons cependant la trouvaille de tegulae à 1100 m d'altitude sur le plateau, près des sources de la Colombe, au quartier de Saint-Martin (commune d'Aix-en-Diois) : il y a là de vastes surfaces plates où culture et pastoralisme ont été et sont même encore possibles, et Saint-Martin pourrait bien avoir succédé à un sanctuaire païen de source ou de montagne.

La haute vallée de Quint, en amont du passage des Tourrettes, comme d'ailleurs les vallées de Chamaloc et de Marignac, mais plus encore que ces dernières, constitue une avancée jusqu'au pied du Vercors. Les vestiges y paraissent moins nombreux peut-être et surtout moins riches que dans la vallée de la Drôme, encore qu'on ait récolté des tegulae en plusieurs points de la vallée de Quint (les Bonnets, les Touzon et près de Saint-Andéol). A Marignac le gisement de la Fare, repéré par M. Lallemand, se situe dans une large plaine sur le chemin menant de Die au Vercors par le col de Vassieux.

Dans ce secteur subsistent trois noms de domaines formés sur le nom de leur propriétaire avec le suffixe -acum (Auriac, Marignac) ou -oscum (Chamaloc). Ces trois domaines avaient en commun la caractéristique d'être délimités par un cadre strict de montagnes. C'était également le cas pour Chapiac, vallon qui débouche sur la Drôme en amont de Saint-Auban, et même pour Barsac. Il existe peut-être un sixième exemple de ce type de noms sur le chemin de Die à la Gervanne, à Tariaures, où Jawignat peut dériver de Gausnacum, formé sur un anthroponyme d'origine germanique et donc d'époque tardive. Seul Darentiacum, connu par la station appelée mutatio Darentiaca, près de Saillans, se situait en pleine vallée de la Drôme, mais ce nom a aussi totalement disparu que le relais romain qui le portait.

Dans un inventaire des sites gallo-romains, il faut ainsi tenir compte du fait que les noms de domaines en -acum paraissent être mieux maintenus dans des secteurs un peu à l'écart, voire fermés sur eux-mêmes, que dans la vallée de la Drôme. En tout cas Camalos, Cappius, Barcius et Darentius sont des anthroponymes gauleses et leur présence contraste avec la rareté des noms indigènes transmis par les inscriptions latines dans le même secteur.

S'il est bien vrai que l'on trouve ici du romain partout, il n'en reste pas moins que les établissements qui ont laissé les traces les plus importantes, comme Saint-Laurent et Saint-Sornin, Tariaures, la Condamine, les Barrières, le Prieuré d'Aurel, la Mure, la Maladrerie, se trouvent tous à proximité de la route ou du moins non loin de la vallée de la Drôme.

III - Identification des vestiges

Beaucoup de sites n'ont livré que des fragments de tegulae, de dolia (silos à grains ou cuves à vin), de moulins à bras en lave, parfois un sol de béton (ruisseau de Barry). La présence de tubuli (petits conduits de chaleur) atteste cependant l'existence de thermes ou du moins de pièces chauffées à Saint-Sornin, Tariaures, la Condamine, la Mure ; nous avons là affaire à des villas, ce que peut confirmer la trouvaille de plaques de revêtement en marbre (Saint-Sornin, Tariaures, le Clos de Pontaix, les Barrières, le Prieuré d'Aurel, la Mure). Des briques en quart de rond servaient à élever des colonnes (la Condamine, le Prieuré, la Mure). Nous pouvons ainsi identifier une demi-douzaine de ces établissements, à la fois maisons de maîtres plus ou moins luxueuses et sièges d'une activité
rurale exercée par la domesticité de la villa et pour la villa. D’où la présence à la Condamine de dolia vinaires, dont l’un porte inscrite une capacité équivalant à 4,60 hl, à Larras d’un peson de métier à tisser en terre cuite ou, à la Condamine encore, en plomb, à Saint-Sornin de divers objets en ce métal (aiguille, peson, fils à plomb), comme à Saint-Auban (pesons, fil à plomb, fusainole), sans qu’on ait pu identifier un établissement à caractère vraiment industriel. Toutefois il semble bien qu’à la Roche de Marignac on ait exploité le calcaire tithonique, si utilisé à Die à l’époque romaine.

Il est souvent difficile d’apprécier, faute de sondages, l’importance, le luxe ou le confort d’une villa. À Saint-Sornin, des amphores vides englobées, le goutot en bas, dans un béton de tuileau devaient servir de vides sanitaires (Champ du Couvent). À Taraures, on a repéré un canal à fond et couverture dallées, aux piédroits assez grossièrement appareillés. Ce n’est qu’à la Condamine que l’on a une certaine idée de l’étendue et du plan de la villa.

Au midi une vaste cour, avec un élément circulaire, sans doute un bassin, s’étendait en avant des bâtiments. Au nord, entre cette cour et la Drôme, les pièces s’organisaient autour d’un espace central, vraisemblablement un péristyle. Le sol de l’une d’entre elles était constitué par une mosaïque à motifs géométriques (carrés divisés en deux triangles, l’un noir, l’autre beige), mais le passage de cette pièce à une autre était marqué par une bande (emblemata) représentant le buste d’un vieillard impressionnant, barbu et ailé, qui respirait une fleur rouge. Le sol du péristyle était fait de gravillon avec quelques cubes de mosaïque noirs. A l’est, également des traces de bâtiments, dont certains paraissaient obéir à une orientation différente : peut-être les communs. L’ensemble s’étend, dans l’état actuel de nos connaissances, sur une dizaine d’hectares. Plusieurs objets en bronze provenaient du site (applique à tête de femme, anses en tête de canard ou de chien, pince à épiler, clochette) et témoignent du raffinement des propriétaires.
Une dédicace à une divinité peut nous révéler l’existence d’un lieu public de culte. Ainsi à Saint-Etienne-en-Quint on conserve un petit autel (CIL XII, 1566) qui a été élevé à Mars Rudianus par les curateurs, sans doute ceux qui avaient la charge d’un sanctuaire de ce dieu. On aimerait situer ce fanum sur le versant qui occupe le hameau actuel et où s’était établie l’église Saint-Etienne, avec vue sur la montagne d’Ambel. Quant aux colonnes de granit gris de Saint-Laurent, de 0,55 à 0,73 m de diamètre, qui proviendraient du site voisin de Saint-Sornin, leurs dimensions conviendraient mieux à un sanctuaire qu’à une villa, même luxueuse. En revanche, la dédicace faite aux Lares par un édile et trouvée à la Condamine (CIL XII, 1564) ne peut que provenir du lararium, c’est-à-dire de la chapelle domestique de la villa. Mais la plupart du temps nous n’avons guère les moyens de distinguer, au seul vu des dédicaces, sanctuaire public, sanctuaire joint à une villa et laraire privé.

Plus faciles à repérer sont évidemment les sépultures grâce aux traces d’incinération dans une amphore (Peyrache), aux ossements, au mobilier (un balsamaire — vase à parfum en verre — au pied de Barry) et surtout aux nombreux restes de tombes bâties en tegulae, soit en forme de coffres (les Trépos à Sainte-Croix), soit, plus tard, en bâtière (les deux types existent aux Fours Chauds). À Saint-Martin, au-dessus de la Condamine et à proximité de la voie, se trouvaient sans doute les sépultures de cette villa, qu’on a reconnues en 1843. Le mausolée circulaire de la Maladrerie avait de si imposantes dimensions (peut-être 24 m de diamètre) qu’on en a pris jadis les ruines pour celles d’un trophée commémorant une victoire romaine : il reste un édifice exceptionnel par son importance et la beauté de son inscription. Des fragments d’entablement et de frise proviennent du même quartier.

---

**Fig. 6 — Inscription de la Maladrerie de Saillans :**

« Aulus Pompéius Fronto, filis de Sextus, de la tribu Voltinia, les Vocones » (vers l’ère chrétienne)

(Dessin Emile Boissier)

Quant aux Tours Sarrasines situées un peu en aval du quartier des Barrières, l’une, au bord de la route actuelle, se présente comme un édifice de plan rectangulaire aux dimensions modestes (environ 7 m de côté), petit poste fortifié du Moyen Âge, comme le montrent l’absence d’entrée au rez-de-chaussée, l’appareil de moellons dégossis de l’intérieur et l’épaisseur des murs (1,50 m) ; l’autre, perchée sur l’extrémité d’un éperon rocheux et dominant la route, possède un pan de mur, épais d’au moins 1,20 m, en petit appareil bien régulier et très soigné, mais aux assises peut-être un peu plus élevées que celles du petit appareil antique. On pense là aussi à un poste fortifié, remontant au XIIIe siècle, dont la tour d’en bas dépendait et qui commandait la vallée en amont de la cluse d’Espenel.

---

**IV - Datations**

Bien souvent il faudra, pour dater un site, se contenter d’une monnaie ou d’un tesson. On pourra cependant hasarder quelques séquences chronologiques. En l’absence de fouilles, on ne remonte pas toujours à la préhistoire ou même aux époques anciennes de la protohistoire. A la Roche de Marignac on se trouve sur un emplacement occupé au Bronze Final. Au Château, à Barsac, on a découvert une épée du premier Age du Fer (?), ou le site n’est distant que de 500 m environ de Rivier, qui a livré des tegulae et du dolium, et de Guigouret.
Les sites gallo-romains anciens sont relativement nombreux et il n'y a pas lieu de s'en étonner : nous sommes ici sur une voie de passage entre la vallée du Rhône et Luc-en-Diois qui fut chef-lieu de cité jusqu'à la fin du Ier siècle. En tout cas dès le début de l'ère chrétienne et même avant étaient occupés Saint-Sornin, la Condamine, la Mure et la Maladrerie. Saint-Sornin a livré une monnaie indigène fourrée ; la Condamine des tessons de céramique campanienne et de poteries peintes sous sa mosaique et, ailleurs, une monnaie de Marseille, de la céramique d'Arezzo, une monnaie de Nîmes d'époque augustéenne, des monnaies à l'autel de Lyon émises à partir de 12 avant J.-C. ; à la Mure, c'est une monnaie de Marc Antoine augure et triumvir avec mention de la cinquième légion ; à la Maladrerie, l'inscription à l'orthographe archaïsante du mausolée (vers l'ère chrétienne) ; à la Roche de Marignac, des jattes de l'époque augustéenne ; à Saint-Girard, une monnaie de C. Naevius Bulbus de 79 avant J.-C. On peut attribuer au Ier siècle une céramique Castus de la Graufesenque (40-70) et la dédicace aux Lares trouvées à la Condamine, ainsi qu'une fibule trouvée à Saint-Auban.

Le IIe siècle est également bien attesté : à Saint-Auban, monnaie de Faustine l'Ancienne ; à Tariaures, sigillée de Lezoux et monnaies ; à la Condamine, mosaique ; dans les sépultures de Saint-Martin, monnaies et Antonin ; à Peyrache, amphore à incinération Dressel 20 ; à la Mure, brique C. laurius et monnaie d'Hadrien ; au Clos de Barzac, à Guigouret, au Prieuré d'Auray, des monnaies.

Le IIIe siècle a laissé aussi de nombreuses traces : sigillée claire et monnaie de Tétricus à Saint-Sornin ; épitaphe et céramique laiteuse aux Barrières ; monnaies à Saint-Auban, à Tariaures, au Prieuré d'Auray, à la Mure. Le tuyau du plombier diois Careius Verus, trouvé à Saint-Sornin, peut appartenir à l'accastillage du IIe ou au IIIe siècle. L'opposition des sites connus aux siècles précédents paraît continuer, sauf à la Condamine qui semble disparaître après le IIe siècle. A propos de cette ville, faut-il évoquer le déclin de l'aristocratie romaine ruinée par les dépenses somptueuses faites en faveur de cités (évéché) ou, plus simplement, expliquer par les inondations l'abandon d'un site large et bien ensoleillé, mais fixé dans une boucle de la Drôme ? De fait le terrain semble conserver des traces d'anciens bras de la rivière et l'église médiévale s'étalera nettement au-dessus.

Au Bas Empire, la vie paraît se poursuivre dans plus d'endroits : monnaies de Constantin à Saint-Sornin et à la Mure, monnaie au chrisma au Prieuré d'Auray, milliaires portant des dédicaces depuis Constance Chlore et Galère César jusqu'à Constance II Auguste et relais (mutatio) à la Maladrerie. On rencontre des statues en tuiles aux Trépos, aux Fours Chauds, aux Mas, et même un fragment de céramique sigillée claire à la Baume Hannibal qui, haut perchée au pied de la falaise des Trois Becs, au-dessus de Chastel-Arnaud, a pu servir de refuge. Et, aux époques bourgeoise et franche, des sépultures en lauzes et tuiles combinées à Saint-Laurent, une épigraphie de 537 à Saint-Julien-en-Quint (CIL XII, 1693), une boucle barbare à Château Vieux de Véronne, une agrafe à double crochets en bronze à l'Arsenal, en fer à Tarrot, des tombes en lauzes au Touron, attestent parfois, en tant que vestiges d'inhumations, la vie en des endroits parfois assez écartés. L'église romane perpétuera le souvenir de l'établissement ancien à Saint-Sornin et Saint-Laurent, à Saint-Auban, à Saint-Girard, à Saint-Martin, au Prieuré Saint-Jean et à Saint-Pierre d'Auray, à Saint-Pierre de Vercheny (les Barrières), alors que le village médiéval se perche et se fortifie. Rares sont les sites importants qui n'ont pas vu s'établir une église : Tariaures, la Condamine, la Mure. Il y en a tout de même de beaux exemples de pérennité : ainsi Saint-Laurent perdue du gallo-romain au château du XVIIe siècle et la Mure de l'époque républicaine à l'ère constantinienne.

V - Personnes, conditions sociales, croyances

1) Les personnes et les conditions

L'épigraphie, à travers une quinzaine de textes, complétant heureusement les autres trouvailles, nous fait connaître 15 personnages.

Parmi eux il y a tout d'abord ceux qui appartiennent à l'aristocratie des villas, qui dirige la cité aux Ier et IIe siècles : Cinna, de la Condamine, édile (CIL XII, 1564), et Venaesus Tu., préteur et flamme (CIL XII, 1584), sans doute de la même villa. Cette famille Venaesia est représentée au siècle suivant (IIe siècle) par Venaesia Eutychis et C. Venaesus Fortunatus (CIL XII, 1583, Pontaux) : il s'agit d'affranchis (c'est dit expressément du second, et c'est vraisemblablement pour la première) qui vivent dans l'orbite de leurs anciens maîtres, mais les fonctions de sénat augéaste, c'est-à-dire de prêtre de rang secondaire du culte impérial, exercés par C. Venaesus Fortunatus, montrent qu'il appartenait à l'élite d'une classe inférieure à l'aristocratie. Il n'habitait peut-être pas la campagne, pas plus que les maîtres ne vivaient toute l'année dans leurs villas, alors qu'ils possédaient également une maison en ville, mais la sépulture familiale demeurait au domaine. Quant à A. Pompeius Fronto (Gallia, 1984, p. 233-241), son nom entièrement conforme aux règles de l'onomastique des citoyens romains ne doit pas faire illusion : il descendait sans doute de chefs indigènes qui jouissaient du droit de cité romaine depuis un certain temps (son père en tout cas l'avait déjà), droit obtenu d'un membre influent d'une
vieille famille de Rome, à défaut du grand Pompée lui-même ! Le mausolée élevé à la Maladrerie par les Voconces montre la richesse et l’importance du personnage qui avait dû rendre un service éminent à la cité. On ne sait si sa villa se trouvait à proximité du mausolée ou à la Mure, de l’autre côté de la Drôme.

Au IIe siècle nous connaissons M. Pompeius Primitivus (CIL XII, 1560, Saint-Laurent) et Sext. Plutarius Paternus (CIL XII, 1559, Saint-Pierre d’Aurel), aux noms conformes aux règles de l’onomastique des citoyens romains. À ce siècle appartiennent peut-être Statilius Carphophorus (CIL XII, 1574, Sainte-Croix) : son surnom grec «le porteur de fruits» révèle une influence religieuse, d’origine orientale, qui va donner au panthéon gallo-romain, notamment à Die, une coloration particulière, car c’est bien aux fruits de la vie mystique que fait allusion le surnom du personnage (7).


Les noms d’origine indigène restent rares dans le secteur : par exemple Venaestus, que l’aristocratie a utilisé comme nom de famille transmissible à tous les membres de la gens, peut-être Cevulus. La romanisation, dans ce domaine-là, semble avoir été réussie.

2) Les croyances

Neuf dédicaces témoignent du culte religieux qui régnait ici. Si l’on excepte les Lares, dieux romains de la demeure, vénérés par Cinna, toutes les divinités sont d’origine indigène et l’on voit bien sur ce point la différence avec l’onomastique.

Andarta se rencontre à Saint-Laurent (CIL XII, 1560), à Sainte-Croix (CIL XII, 1555) et à Saint-Pierre d’Aurel (CIL XII, 1559). C’est la déesse celtique de Die, et il est normal que son culte soit bien attesté dans l’avant-pays diois au IIe siècle, avec des dévots aux noms de citoyens. Mercure Viator, protecteur des voyageurs, notamment des marchands des foires, se rencontre aux Barrières (CIL XII, 5849), près de la voie romaine. Le dieu latin a donné ici son nom à une des grandes figures du panthéon gaulois.

Mars apparaît pourvu de deux épithètes différentes, selon le secteur, mais toutes deux indigènes. A Saint-Etienne-en-Quint (CIL XII, 1566), où il devait avoir un sanctuaire au IIe siècle ou au début du IIIe, Mars Rudianus «le Rouge» est le protecteur du Royans, auquel il a donné son nom, et sans doute de toute la partie montagneuse qui s’étend au sud jusqu’à Serre Montué, Ambel et peut-être même la haute vallée de Quint. Dans la combe de Vercheny, à Pontaix et au Prieuré d’Aurel, c’est Mars Masuciacus (CIL XII, 1565 ; Gallia, 1969, pp. 210-213), protecteur d’une famille Masucia ou d’un lieu Masuciacum, on ne sait, mais aussi sorte d’ange gardien d’un individu. Ce rôle de protecteur, que ce soit d’un lieu, d’un groupe ou d’un homme, se rapporte au dieu gaulois Teutates que les Gallo-Romains ont assimilé à Mars. Et, de fait, le dieu protège avec les moyens de la guerre ; d’où la couleur rouge, celle du sang versé, qu’il a adoptée dans la montagne, et l’arme (veru : une pique) qui lui est offerte à Pontaix.

Il y aurait peu à dire sur les croyances funéraires, si n’avait été découverte, aux Mas, une tuile de tombe qui porte l’empreinte des pieds d’un enfant et sur laquelle est gravée une scène de chasse. Bien que la datation en reste incertaine (entre le milieu du IIIe et le Ve siècle), on a là un témoignage précieux sur le thème de la chasse funéraire. Le chasseur, armé sur le griffon d’un épée et barrant le passage à un grand cerf que rabat son chien, représente le défunt vainqueur de la bête funéraire, ici le cerf, l’animal du monde souterrain dans la tradition celtique. Ainsi s’est maintenue jusqu’à une date tardive, sans que le symbolisme en ait peut-être toujours été très clairement perçu, une tradition de caractère plus ou moins folklorique concernant les morts, indépendante du culte romain des défunts sous le nom de Dieux Mânes.

Fig 7 — Graffite de la tuile funéraire des Mas. Scene de chasse
Conclusion

Ce qui frappe, en définitive, dans ce secteur qui s’étend de Die à Saillans le long de la vallée de la Drôme, c’est l’intensité, voire la précocité, de la romanisation, ce qui s’explique par le passage de la route et la proximité de Luc et de Die. La présence de vestiges romains jusqu’en des lieux isolés laisse supposer bon nombre de terres moins touchées par l’érosion qu’au XIXe siècle et plus d’écarts habités qu’au XXe. Sur les sites des grandes villas, la vie s’est en général maintenue jusqu’au Moyen Âge et même jusqu’à nos jours. Et si les Voconces ont facilement adopté le style de vie romain, ils ont gardé leurs croyances, voire leur folklore : la diversité des divinités qu’ils vénéraient correspond peut-être à la complexité de ce secteur très cloisonné.

Henri DESAYE

NOTES

(1) Les princes mentionnés portent tantôt le titre d’Auguste (empereur), tantôt celui de César (prince associé à l’empire).

(1 bis) Au moment de mettre sous presse, on vient de trouver un milliaire du 7e siècle en amont de Die (Crispus César).


(5) Nous entendons par terrasse un plateau ou glacis, d’une part dominé par la montagne et, d’autre part, dominant la vallée par un talus marqué.


(7) Dans le Nouveau Testament, par exemple, on rencontre l’adjectif *carpophorë* (Jean, 15,2, variante du Codex Bezae) et le verbe *carpophorë* (Romains, 7,5), entendant évidemment en un sens spirituel.

BIBLIOGRAPHIE


— Michel COLARDELLE, *Sépulture et traditions funéraires du V au XIIIe siècle après J.-C. dans les camps des Alpes du nord*, Grenoble, 1983, pp. 143-166 (Sainte-Croix) ; 238 (Prieuré d’Aurel) ; 248 (Saint-Laurent et Saint-Sornin) ; 267 (Saillans) ; 274 (les Mas) ; 276 (Véronne) ; 412-419 (Sainte-Croix).

— Corpus Inscriptionum Latinarum (= CIL), XII, 1554-1696 et 5849-5851 ; XVII, 2,89-97.


— Henri DESAYE «Découverte à Vercheny d’une tuile funéraire avec scène de chasse», *Cahiers rhodaniens*, VI, 1959, pp. 82-89.


— Institut géographique national, *Carte topographique au 1/25 000°*, 3136 est, 3137 est et ouest.


LE DONJON DE PONTAIX

Maintes fois reproduit, le site de Pontaix est parmi les plus connus de notre département. Il est vrai qu'il ne manque pas d'ampleur. La Drôme pour pénétrer dans le bassin d'Aurel-Vercheny a percé dans les bancs de calcaire tithonique l'une des cluses les plus spectaculaires du Diois. Ce défilé, large seulement de quelques dizaines de mètres, est en outre dominé par une petite butte escarpée et bien dégagée. Ce «fragment de falaise», détaché par le ruisseau qui dégringole en cascade du synclinal valanginien (1), domine la rivière de près de quatre-vingt mètres.

Ill. n° 1 — Le château de Pontaix, vu du nord-est

Photo : J.-N. COURJOL

Historique (2)

L'étroitesse du passage dut imposer très tôt la présence d'un pont qui donna son nom au site : Pontaix au début du XIIIe siècle. On peut imaginer un premier ouvrage dès l'Antiquité, si l'on admet que la voie romaine quittait la rive droite de la Drôme à Sainte-Croix pour éviter un passage scabreux en face de la villa de la Condamine (3). Le pont existait à coup sûr au Moyen Age où un péage appartenant au comte de Valentinois est mentionné entre 1213 et 1221 (4); en 1246 un acte est signé «à Pontaix au-delà du pont du côté de la récluserie» (5).

On sait que des ponts médiévaux sont connus précocement dans la région, sur le Roubion (à Pont-de-Barret en 956), sur la Gervanne (à Montclar en 1194), sur la Drôme à Aurel (en 1193), à Saillans (au XIIIe siècle), à Crest (vers 1277), sur le Bez (au XIVe siècle). En 1189, le pont de Romans est qualifié de pons antiquus et le pont rompu de Die l'était déjà au XIIIe siècle (6). Comme celui de Bourdeaux sur le Roubion, le pont de Pontaix portait une chapelle, signalée en ruines lors de la visite épiscopale de 1644.

«La position était trop belle pour n'être pas fortifiée» s’exclamait Raoul Blanchard au début de notre siècle. C'est en effet son rôle de verrou sur la vallée qui a marqué l'histoire de l'agglomération : son site est en effet meilleur que ceux de Crest (où la cluse est plus large), de Saillans (trop escarpé) et même de Quint (où les Tours sont perchées très haut au-dessus de la rivière).
Le nom de Pontaix surgit pour la première fois dans une charte de l'église de Die, rédigée avant 1221. C'est un arbitrage entre Didier, évêque de Die, et Guillaume de Poitiers, qui stipule que Guillaume pourra garder le château de Quint et la bastide de Pontaix avec son péage (1). Dans l'esprit du scribe, le « castrum de Quint » et la « bastida de Pontays » doivent forcément correspondre à des fortifications de type différent : faut-il penser qu'une bastide est un édifice plus sommaire (2), ou de construction plus récente ?

En vérité, la terminologie des fortifications de la période reste peu claire. En 1193, on trouvait déjà dans le mandement et le castro (ici au sens de « territoire ») voisin d'Aurel, une motte (motta), et une bastide (bastia). En 1210 sont citées les tours que Sarraomanus possède dans le castro d’Espenel et en 1240 les Tours de Quint (turrea de Quinto) (3). En 1163 le comte de Valentiniois reconnaît le château de Gigors et toutes ses fortifications (munitiones).

Le fief appartenait dès l'origine aux Poitiers mais les familles de Quint, d'Eygau, d'Espenel, d'Hugon y avaient des terres et des droits. En pointe dans les possessions épiscopales, Pontaix était rattaché au mandement de Quint. En 1246, Aimar de Poitiers y acquiert les droits d'Aimar de Quint. En 1286, le comte accorde une charte de franchises à la communauté de Pontaix qui est exemptée de tailles, charges, corvées, fossés, contre le paiement du vingtaine des froments, blés et légumes et une taxe de soixante livres pour construire une nouvelle muraille commençant au col du château, depuis la porte appelée Lavine jusqu'à l'arête descendant vers le ruisseau d'Aiguebelle.

**III. n° 2 — Le comté de Valentiniois en 1277**
(d'après : Marquis de Pisançon, étude sur l'allodialité dans la Drôme de 1000 à 1400 (1874).

Pontaix est cité à plusieurs reprises au cours des guerres féodales entre évêque de Die et comtes de Valentiniois. En 1239, en 1242, en 1254 il sert de garantie au moment d'une trêve, et change plusieurs fois de mains. En 1253, une sortie nocturne des soldats de l'évêque Philippe se heurte aux hommes du comte au pont Rachas : le chevalier Mathieu de Chabrian est grièvement blessé. En 1277, Pontaix est assiégé par l'évêque Amédée de Roussillon. En 1300, le comte se plaint qu'un de ses hommes y a été tué, un autre blessé et que le lieu a subi incendies et embuscades.

Par ailleurs, l'on connaît plusieurs des châtelains chargés de garder le château pour les Poitiers : Gilles de Montoisien en 1266, Hugues Dusson en 1306, Pierre de l'Epervier en 1340, Albert en 1342...
La forteresse reprend du service au moment des guerres de religion. En 1574, elle devient le centre d’expéditions protestantes contre les villages catholiques de la région (9). En revanche, contrairement à ce qu’affirmaient certains auteurs du XIXe siècle (9), ce n’est pas près de Pontaix mais bien au pont de Blacons que le célèbre capitaine protestant Montbrun fut fait prisonnier en 1575 (10).

Enfin, au début des années 1580, le duc de Mayenne fait démanteler la plupart des forteresses du Valençais et du Diois dont celle de Pontaix. Le 13 juin 1582, Antoine Morard, conseiller au Parlement de Grenoble chargé d’un rapport sur l’exécution de cette opération écrivait : « le château de Pontaix est entièrement ruyné, hormys quelques murailles qui sont demeurees, surtout à l’aspect de la ville, parce que on ne les a pu abattre sans ruyner les maisons de ladite ville » (11). Le fourreau d’une mine et la trace de son explosion sont encore visibles dans la muraille occidentale. Il paraît vraisemblable qu’une autre charge avait été placée sous la partie nord de l’édifice, celle qui a le plus souffert.

*Ill. 2 bis — Le château de Pontaix : reconstitution vue du nord-est par J. Téaldi (1980).*

**Description (12)**

Les résultats de la sape de 1582 sont encore visibles de nos jours. La partie nord du donjon s’est effondrée dans le fossé ; les murs sud et est sont restés à peu près intacts ; le mur ouest s’est détaché et, d’un seul bloc, s’est incliné sans se désagrérer ; il présente aujourd’hui une gîte impressionnante, phénomène que l’on retrouve à la tour ouest de Quint et au château de Gigors.

Ainsi éventré, le donjon a certainement peu évolué depuis la fin du XVIe siècle. Les habitants du village se sont contentés de récupérer quelques pierres d’angle bien appareillées. Aussi sa structure est-elle bien lisible.

Malgré les dégâts de la sape, il est possible de restituer le plan du donjon : au sol il se présentait comme un édifice pentagonal, dont les dimensions extérieures sont de 8 mètres sur environ 13 mètres et la surface habitable au sol de 4 mètres sur 5 (environ).

Le départ en oblique du mur de l’éperon sur le mur occidental, bien vu par Jean-Claude Daumas, a en revanche échappé à B. Bochon et J. Téaldi qui ont reconstitué un peu aventureusement un donjon carré (15) ! (Voir l’illustration 2 bis ci-dessus).
Il est vrai que les donjons pentagonaux sont rares dans la Drôme médiane où l’on ne connaît guère que la Tour Vieille de Crest et la Tour sud de Quint. Ce n’est sans doute pas un hasard si ces trois donjons étaient dès l’origine des possessions des Poitiers. L’éperon permettait évidemment une meilleure défense du côté le plus vulnérable contre les «machines» des attaquants : ces machines de siège furent utilisées par exemple, en 1277, contre Barry et Espenel (16).

*Ill. n° 3 : Plan du donjon de Pontaix, rez de chaussée.*

Les murailles de Pontaix frappent par leur puissance : 2,10 m d’épaisseur, ce qui les place parmi les plus solides de la région, sans atteindre les records de la Tour Neuve de Crest ou du mur-bouclier de Beaufort (15). Le parement extérieur, pour l’essentiel composé de moellons de marno-calcaire de couleur brune, présente les habituelles modifications d’épaisseur. A la base dominent les gros blocs de 30 à 40 cm de hauteur. Au-dessus alternent des assises de petits moellons et les chaînages de moyen appareil selon un rythme sans régularité apparente. Plus originale est l’utilisation de solides blocs de moellons de calcaire blanc, soigneusement taillés, sur les angles, aux encadrements et sur le mur méridional où ils ont été utilisés en intercalation et au niveau du houard. La volonté de renforcer la solidité de la muraille est évidente mais le résultat esthétique ne manque pas d’intérêt.

Un blocage très caractéristique occupe l’épaisseur du mur, entre deux parements : il est constitué d’un mortier grossier et très homogène, de couleur blanchâtre, mélange de chaux et de petits galets ronds ; ce béton est lui-même farci de gros blocs bruts ou éclatés aux angles très vifs. La solidité de l’ensemble est exceptionnelle.

La hauteur, que restitue à quelques décimètres près le mur méridional encore debout, devait atteindre 15 mètres. On est loin des 44 mètres de la Tour Vieille de Crest ou des 32,50 mètres de la tour de Chamaret (16).
Le rapport plein-vide est en revanche véritablement étonnant, en raison bien sûr de la présence d'un éperon : 72 % pour les matériau et 28 % pour la surface habitable. On se souvient que de tels pourcentages ne se retrouvent guère qu'au début du XIIIe siècle qui connut un renforcement des maçonneries avec les fameux donjons de type Philippe-Auguste (comme Chessy ou Anse I dans le Lyonnais).

L'accès à l'édifice se faisait, de façon classique pour ce type de bâtiment, par une porte en plein cintre située au premier étage, sur la face la mieux protégée naturellement. Il est peu vraisemblable que cette porte ait pu donner sur un pont mobile appuyé sur l'enceinte (qui est située à près de 10 mètres). En revanche les trous de deux poutres qui devaient porter un balcon de bois sont bien visibles. A l'intérieur on distingue aussi nettement la gaine de la barre de bois qui devait caler solidement une porte de bois sans doute très rustique, comme le laisse supposer l'absence de feuillure.

L'ouverture extérieure débouche sur une sorte de couloir dont la voûte en plein cintre est constituée de moellons de tuf. Curieusement, le couloir est nettement plus haut que la porte elle-même. Peut-être cette disposition était-elle rendue nécessaire par le maniement de l'échelle longue au moins de cinq mètres qui permettait d'atteindre le sol de la cour.

La pièce du rez-de-chaussée était couverte par un plancher. Celui-ci s'appuyait sur un court en échafaudage de pierre, composé de trois moellons superposés et conservés dans le mur oriental, ainsi que sur deux grosses poutres dont les trous d'encastrement s'ouvrent dans le mur méridional. Cette disposition rustique n'est pas fréquente dans la région, où la basse fosse est le plus souvent couverte d'une voûte. On devait accéder par une simple trappe de bois à cette chambre forte, seulement aérée par une petite ouverture creusée dans le mur méridional. A l'extérieur, ce « jour » a conservé une partie de son encadrement original, en beaux moellons chanfreinés : on devine encore qu'elle était en forme d'étier. Plus tard cette ouverture a été modifiée : la fente extérieure a été agrandie maladroitement (des morceaux de tuiles rondes sont incorporés dans le mortier), et le plancher intérieur abaissé. On peut imaginer qu'un petit canon fut installé là au cours des guerres de religion.

Au-dessus, la pièce principale, où s'ouvre la porte d'accès, était couverte d'une voûte en berceau dont subsiste le départ contre le mur méridional. Sur le mur oriental sa base est marquée par un très léger retrait qui dut servir à caler le cintre de construction. Cette voûte s'appuyait au nord contre l'éperon. Deux niveaux de planchers intermédiaires sont reconnaissables grâce aux trous d'encastrement des supports.

On accédait à la partie supérieure par une échelle ou par un escalier dont le départ a disparu mais qui pouvait fort bien se situer dans le mur occidental, comme à Crest ou à Beaufort. Un angle couvert d'une voûte de tuf et la volée supérieure sont en revanche bien visibles. L'escalier était éclairé par deux petites ouvertures, carrées à l'intérieur, en forme d'étroites fentes à l'extérieur.

Il est difficile de reconstituer le sommet de l'édifice, aujourd'hui fort dégradé. Les orifices d'un houed sont quand même visibles sur le mur méridional : trois gaines pour des poutres horizontales et plusieurs entailles en biais en dessous, pour les supports. Dans ce secteur pourtant haut perché, l'architecte a pris soin de renforcer la solidité de la muraille par deux chaînages de moellons calcaires blancs.
Ill. n° 5 — Donjon de Pontaix : face interne du mur sud, restes des murs est et ouest.

(Dessin : Émile Boissier, d’après des photos de l’auteur)
Les éléments de confort sont totalement absents de l'édifice tel que nous le voyons aujourd'hui. Pontaix ne montre ni latrines, comme à Rochefort-en-Valdaine, Poët-Laval, Mornans, Ratières, etc., ni cheminée comme à Crest (Tour Neuve), ni placard mural comme à la Baume-Cornillane ou à Vesc, ni évier comme à Alençon. Il paraît exclu que ces aménagements aient pu exister sur la face de l'éperon et peu probable qu'ils aient pu trouver place sur la face ouest.

Autour du donjon, la forteresse comprenait plusieurs éléments qui mériteraient une étude détaillée : solide mur bouclier (comme à Crest, Bourdeaux, Beaufort, autres siéges des Poitiers) large de plus de 2,50 mètres, fossé creusé dans le rocher, enceinte rapprochée (chemise) enceinte extérieure... Au XVIe siècle, la ville, le bourg de Drôme et le bourg d'Aiguebelle possédaient leurs propres enceintes. Sur le donjon lui-même de nombreuses traces d'encastrement, en particulier sur la face extérieure du mur oriental, indiquent la présence de constructions éphémères, sans doute à l'époque moderne.

Datation

On sait que, concernant les donjons, les « éléments objectifs de datation font cruellement défaut pour notre région » (17), la dendrochronologie indiquerait la date de 1223 pour un échantillon de poutre du château de Rochefort-en-Valdaine ; la même technique de datation a donné pour treize donjons du Lyonnais une fourchette allant du milieu du XIIe au début du XV siècle (18) ; les poutres du donjon circulaire en briques de Bressieux (Isère) ont été coupées au cours de l'hiver 1276-1277 (19). Toutes ces indications sont précieuses, mais doivent évidemment être utilisées avec prudence puisqu'elles ne concernent que l'un des éléments, et encore volatil, de la forteresse : les poutres d'un château ont pu être changées après un incendie.

A Pontaix, les seuls indices disponibles résident dans les caractéristiques architecturales de l'édifice : à l'évidence, ce donjon sans aucun élément de confort, avec son espace réduit et ses rares ouvertures, n'était pas destiné à être habité en permanence. L'absence de tout décor, comme à Bourdeaux, Alençon ou Poët-Laval, interdit de le placer trop avant dans le XIIIe siècle. Il paraît donc raisonnable de le situer, aux côtés de Crest (la Tour Vieille), Beaudu ou Suze-sur-Crest, dans la première génération des Tours romanes de la région. Il n'est donc pas invraisemblable que sa première mention dans les textes, vers 1213, corresponde à sa construction.

Conclusion

Perché sur sa colline, le donjon de Pontaix est admis chaque année par les dizaines de milliers de voyageurs qui empruntent la route de Crest à Die. Ceux qui font l'effort de monter jusqu'à lui ne manquent pas de remarquer son grand état de délabrement ; des touffes de giroflées poussent dans les trous de boules, des arbustes se sont implantés sur les ressauts de la partie supérieure, et le haut des murailles apparaît bien fragile, avec ses pierres branlantes. Les broussailles, extirpées par un chantier de jeunes en 1989, se sont déjà réinstallées. Comment ne pas regretter qu'un tel monument, qui serait dans un pays anglo-saxon l'objet de soins jaloux et d'une belle signalétique, soit, chez nous, laissé à l'abandon ?

Jean-Noël COURIOI

III. n° 6 — Pontaix
au XIXe siècle.

(A. Debelle, Album du Dauphiné)
NOTES


(4) Ulysse CHEVALIER : Cartulaire de l'église de Die, dans Documents Inédits relatifs au Dauphiné, 2e volume, Grenoble, 1868, charte XXVIII, p. 60.


(7) Ulysse CHEVALIER, Cartulaire de Die, p. 43, note 1.


(16) Jean BOISSIER : La forteresse féodale de Chamarès, livre 1, 1992, p. 73.


(19) Yvonne HARLE-SAMBERT : Le donjon de Bressieux : fonction défensive ou résidentielle ? Idem p. 84.
**VÉRONNE : désertification et autres questions sur le Diois**

«Dieu n’y est passé que de nuit, de jour, il aurait eu pitié des habitants.»

Proverbe de Blieux (05) et d’autres paroisses.

Au nord de Saillans, Véronne est le type même de ces communes déshéritées des Préalpes méridionales, une des plus humbles.


Comment cette vallée est-elle passée de 245 habitants en 1841, date de son maximum de peuplement, à 36 en 1962, date de son minimum, soit une perte de 85 % ? Il y a pire cependant en zone montagneuse.

Le milieu naturel nous donne la réponse : «Le territoire est coupé d’une infinité de ravin». Les sols sont minces voire inexistant, très sensibles à l’érosion, surtout à l’ouest où les roches sont imperméables et tendres. Ici les hommes n’ont pas retenu la terre par des murettes comme dans bien des montagnes méditerranéennes, faute de pierres appropriées ou faute de pratiquer la culture à la pioche. Quel contraste entre le territoire du Diois et celui de son voisin le Vivarais !

Véronne se situe à des altitudes moyennes : entre 4 et 500 mètres, trop élevées pour autoriser la Clairette ou la plantation de vergers, trop basses pour permettre la distillation de bonnes essences de lavande, la croissance de belles futailles ou celle de bonnes pelouses comme Ambel plus au nord. Notons que les communes voisines, Pontaix, Eygluy, ont des droits sur Ambel. Véronne en a été exclu.

Comment vivaient les gens de Véronne aux environs de 1841, à une époque où son humble église était trop petite ?


Tout cet élevage n’exigeait pas de grands bâtiments : une petite bergerie sous l’habitat des hommes, un fenil très réduit, une porcherie à l’extérieur. À l’automne, on économisait le plus longtemps possible le fourrage engrangé en conduisant le bétail sous les chênes, croquer les glands.

Le faible volume des bâtiments permet le toit à une seule pente qui nécessite peu de charpente, si difficile à trouver faute de futaille. Seul luxe : le toit de tuiles et non de chaume comme dans le haut Diois. Bien des fermes avaient leur propre moule pour façonner la tuile creuse.
La commune de Véronne

N.D.L.R. : la rivière de Véronne : le Rioussel (parfois traduit en Rieussec) se nomme aussi Aiguebelle, au moins dans son cours supérieur.
Cette économie de Véronne était bien fragile. La pêbrine ravagea les magnaneries dans les années 1850 puis le développement du troupeau australien fit baisser le cours de la laine. En revanche, la construction des voies ferrées et le développement des villes dans la proche vallée du Rhône provoquèrent un appel vers l’extérieur.

L’émigration se déroula dans d’assez bonnes conditions car ici les pères de famille veillaient très tôt à scolariser leurs enfants. En 1866, 6% seulement des gens de Véronne étaient totalement illétrés et 15% n’avaient appris que la lecture. Par les actes de vente, on se rend compte que les émigrés ont obtenu des emplois de l’Etat, de communes ou du PLM (la compagnie de chemin de fer de la région), grâce à l’instruction reçue.

A propos de cette instruction, deux constatations s’imposent qui vont à l’encontre des idées reçues. On n’a pas attendu les lois Ferry (1881) rendant l’instruction obligatoire et, d’autre part, les catholiques ont été aussi sensibles à l’instruction que les protestants. Car Véronne est une presqu’île catholique environnée d’une zone à majorité protestante. En 1851, on y recensait 205 catholiques et 5 réformés dont l’un était illétré. Dans nos régions, la différence de religion n’a pas créé de différence de civilisation comme dans l’ex-Yougoslavie.

Mais cette terre serait-elle restée catholique par endogamie ? En 1872, les deux tiers des habitants étaient nés dans la commune. 16 étaient allés chercher femme à l’extérieur et seulement 4 femmes y étaient aller quérir leur mari, signe peut-être que les femmes ont été les premières à vouloir abandonner une terre si ingrate. Les autres «étrangers» étaient venus des communes proches : 46 des 58 étaient nés dans l’ouest du Diois sans que les communes limitrophes, avec lesquelles des cols permettent de communiquer aisément, aient une place prépondérante. Fontaix, la voisine protestante n’en fournit aucun. Un seul des immigrés est huguenot. Parmi les «étrangers» on recensait 5 des 6 fermiers et 9 petits bergers embauchés par des ménages sans enfant. La plupart de ces immigrés venaient de communes dont le milieu naturel était semblable à celui de Véronne, ils étaient habitués aux mêmes travaux peu rentables.
L' intrusion de l'administration des Eaux et Forêts prouvera la fragilité de ce milieu. La loi de 1882 permettait de tracer des périmètres à l'intérieur desquels le labour et le pâturage étaient interdits afin de réduire l'érosion. Tout l'ouest de la commune fut concerné. Il ne semble pas que l'administration eut à recourir à l'expropriation. À partir de 1891, elle procéda à de nombreuses acquisitions amiables conclues chez le notaire de Saillans. Ces terres trop pauvres trouvaient ainsi un acheteur inespéré. Signe du désir d'émigrer et de désespérance, le domaine de Guerre acheté 3 295 francs en 1876 se revendit seulement 1 800 francs en 1897. Une dizaine de lieux habités disparurent à jamais. Une des plus belles fermes, à l'entrée de la forêt domaniale couvrant le tiers de la commune, Roucy, survit à titre de maison forestière. Un garde l'habite dès 1896. En 5 ans (1891-1896), la population de Véronne chuta de 20%.

L'administration atteignit ses objectifs, l'érosion fut maîtrisée : sous le pont de Saillans, le Riouset s'est assagi, ses anciennes plages de graviers sont recouvertes de pelouses.

La courbe de la population chuta gravement une deuxième fois de 25% entre 1911 et 1921. La Grande Guerre fut très meurtrière pour les jeunes montagnards enrôlés dans l'infanterie d'élite. Elle accéléra un déclin qui, sans elle, aurait été plus lent. Après cette guerre on adopta quelques vaches, fort peu car la luzerne aux racines profondes ne peut prospérer sur des sols si minces. Raoul Blanchard, lors de ses enquêtes en 1938-1941 pour la préparation de son tome quatre des Alpes occidentales, notait que Véronne exportait du blé et que les ovins restaient le premier profit. Ainsi on vit encore de l'économie traditionnelle. Cependant les voisins de Véronne soulignaient, avec ironie, que le braconnage des grives serait le principal revenu. Dieu n'a pas complètement ignoré Véronne puisqu'il a suggéré aux grives de remonter par là lors de leur migration de janvier !

Après la Deuxième Guerre Mondiale, la vieille économie disparut à l'exception de quelques ruches. La culture de la lavande ne survécut pas et on ne tenta point celle des plantes aromatiques comme à Eyglu, la voisine. L'existence momentanée d'une maison d'enfants, une tentative d'élevage caprin, la création d'un atelier de céramique ont ondule la courbe de population.

Cependant, aujourd'hui, cinq exploitations agricoles demeurent spécialisées dans un élevage hors sol de volaille. La surface agricole utile est ainsi proche du néant. En ce sens, la désertification est totale. Les sous-bois gardent la trace de l'économie ancienne. Au flanc de la montagne de Barry, quelques tas d'épierret, deux beaux chemins envahis par les broussailles, bien bâtis pour permettre le glissement des luges ; à l'ouest de la commune, de rares sentiers rappellent le temps des mulets.

A quoi servent ces immenses espaces vides ? A l'ouest à la pratique du 4X4 sur les pistes forestières, à l'est à la chasse aux sangliers dans les taillis de chênes. Le goût des résidences secondaires a sauvegardé de la ruine des fermes délaissées.

Véronne a bien d'autres sœurs dans nos Alpes méridionales.

Charles GARDELLE

ARCHIVES UTILISÉES
— A.D. C5, 35M 3666, 8PM 1 à 15

BIBLIOGRAPHIE
LE CÈDRE ET LES FORESTIERS
DANS LE DÉPARTEMENT DE LA DROME

«Voici Assur, comme un cèdre du Liban, riche de branches fournies de feuillage, dressant sa cime au milieu des épaisses frondaisons. Et tous les oiseaux du ciel venaient y faire leur nid.
Il n'y eut pas de cèdres plus haut que lui au Paradis de Dieu, pas même les sapins et les platanes ne purent l'égaler.»

Ainsi le prophète Ezéchiel, pour donner une idée de la puissance, de la gloire et de la magnificence des Rois assyriens les compare aux cèdres du Liban.

Le roi Salomon, quelques siècles auparavant, vers l'an 940 avant J.-C., pour la construction du Temple de Jérusalem, avait fait venir en abondance des troncs de cèdres du Liban ainsi que des ouvriers.

Le Roi David, dans les psaumes et le Cantique des Cantiques avait chanté cet arbre vénérable et si utile.

Mais dans l'épopée de Gilgamesh, le mythisque Roi d'Orouk qui vécut vers 2700 avant J.-C., on cite déjà la forêt de cèdres où le héros et son ami Enkidou vinrent tuer le géant Houmbaba, couper les cèdres et, par l'Euphrate, les faire flotter jusqu'à Orouk. Cette aventure évoque déjà la conquête et le commerce du bois de cèdre.

Dans toute l'Antiquité, le cèdre du Liban eut une grande renommée car le bois des forêts de cèdres qui s'étendaient du Liban à l'Amanus, au nord de la Syrie, servait à la construction des temples et des palais mais il avait aussi une valeur stratégique comme bois de marine et il était utilisé pour les embaumements. Ces forêts furent protégées par le pouvoir impérial durant la «Pax Romana» puis laissées à l'abandon et saccagées.

Le cèdre est l'emblème du Liban mais il n'y subsiste plus que quelques arbres très anciens, comme dans le bois sacré de Bécharé. Le naturaliste français, Pierre Belon, qui avait vu ces arbres, écrivait, en 1553, que des cèdres du Liban vivaient déjà en France, ramenés par les Croisés au XIIe siècle.

Introduit en Angleterre au XVIIe siècle et en France au XVIIIe (Jardin des Plantes et Montigny-Lancéou) il fut très à la mode au XIXe siècle (le 14 juin 1800, à l'annonce de la victoire de Marengo, Joséphine fit planter un cèdre du Liban à la Malmaison).

Le cèdre de l'Atlas fut décrit par Manetti, après sa découverte dans un parc à Monza en Italie, en 1842, et propagé à partir de cette époque.

Le cèdre de l'Himalaya ou Cedrus deodara, Arbre de Dieu, fut introduit dans les parcs anglais à partir de 1831.

Ces trois espèces de cèdre poussent dans les Alpes et dans les Pyrénées et sont les champions des arbres remarquables. On les rencontre à Valence, «la ville des cèdres», à Crest, à Dieulefit. Mais ce superbe arbre de parc, ce géant des cimes, peut-il aussi, chez nous, retrouver son tempérément forestier et s'adapter ?

Lors des grands reboisements de la seconde moitié du XIXe siècle, dans l'Aigoual avec Georges Fabre, dans les Alpes avec Demonzey, le cèdre fut introduit avec beaucoup d'autres essences exotiques mais les difficultés de la reprise (semis ou plantations) le firent abandonner. Par contre, deux essais furent parfaitement réussis, dans
(Circonférence du tronc, 8,90 m ; hauteur, 32 m ; superficie, 1000 m²)

Caractères distinctifs des espèces :

<table>
<thead>
<tr>
<th>Cedrus atlantica Manetti</th>
<th>Port</th>
<th>Feuilles</th>
<th>Fruits</th>
<th>Rameaux</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Cèdre de l'Atlas</td>
<td>Conique, puis tabulaire</td>
<td>Aiguilles vert foncé, apex très corné, longues de 15 à 35 mm, plus larges qu'épaisses, peu nombreuses par rosette</td>
<td>Cônes longs de 8 à 10 cm</td>
<td>Dressés</td>
</tr>
</tbody>
</table>

| Cedrus libani London     | Conique, puis tabulaire | Aiguilles vert foncé, longues de moins de 15 mm, portant 2 à 3 lignes de stomates sur chaque face | Cônes longs de moins de 7 cm | Dressés, faiblement pubescents |

| Cedrus brevifolia Henry  | Conique, puis tabulaire | Aiguilles vert clair, souples, longues de 30 à 50 mm | Cônes longs de 7 à 12 cm | Aux extrémités pendants |

| Cedrus deodara London    | Pièche persistant plus longtemps | Aiguilles vert clair, souples, longues de 30 à 50 mm | Cônes longs de 7 à 12 cm | Aux extrémités pendants |
l’Aude en forêt domaniale du Rialsesse (terrains acides) et au Ventoux en forêt communale de Bédoin (terrains calcaires). Les semis ont donné des arbres dont la génération, depuis un siècle, constitue de belles futaines aménagées.

Le cèdre de l’Atlas fut également introduit dans le Diois mais aujourd’hui on ne voit que des pins d’Autriche. Pourtant deux petits massifs, l’un à Saint-Vallier, sur granit, l’autre à Saou, permettent, par leur bonne venue, d’espérer avoir des forêts de cèdres dans la Drôme.

**L’Arbre et son écologie**

Le genre « cèdre » est un genre ancien connu depuis le Tertiaire. Il poussait en France au « Pontien » : *cedrus vivariensis* poussait avec *Fagus pliocenica* et *Quercus hispanica* il y a 12 millions d’années. A Aix-en-Provence, on a retrouvé des graines fossiles et à Marseille des pollens-fossiles. Mais repoussé vers le sud par les glaciations, il avait disparu en Europe.

Actuellement, le genre *cedrus*, de la grande famille des pinacées, ne comprend que 4 espèces de conifères dont 3 habitent la région méditerranéenne (Maghreb, Chypre, Liban, Turquie) et une l’Afghanistan et l’Himalaya. Ce sont 4 espèces de l’étage montagnard : de 1400 m à 2200 m au Maroc et en Algérie ; de 1300 m à 2000 m au Liban et en Turquie ; de 2000 m à 3500 m dans l’Himalaya.

*Kedros*, en grec, s’appliquait au cèdre et au génévrier. Il est fort possible que le temple de Salomon ait été bâti et décoré également avec du bois de génévrier. En langue anglaise, le mot *cedar* désigne certains conifères tels que le *Western Red Cedar* qui est un thuya.

Dans le midi de la France, la latitude compensant l’altitude, les plantations forestières de cèdres, surtout le Cèdre de l’Atlas, concerne l’étage collinéen essentiellement mais aussi le supra-méditerranéen à chêne blanc et la base de l’étage montagnard.

Il est donc assez plastique quant à l’étage de végétation (du chêne vert au hêtre) mais il est beaucoup plus exigeant quant au sol. Celui-ci doit être profond permettant un bon enracinement pivotant. Mais il ne doit pas être argileux, encore moins asphyxiant ou mouilleux. Sont favorables les sols d’éboulis ou les sols rocheux fissurés, améliorés par le travail mécanique (sous-solage, pelle araignée) comme par exemple : les terres de grès, les dalles fissurées du « Barrémien », les colluvions du « Thithonien ».

En 1953, sur deux chantiers de reboisement à Barret-de-Lioure furent semées des graines de pin d’Autriche et de cèdre, sur des banquettes ouvertes au bulldozer. Mais cette technique, peu coûteuse, représente de très gros travaux de dépression. Aussi à partir de 1960, le service forestier préféra utiliser des jeunes plants de cèdre éduqués en sachet de polyéthylène de 20 cm de haut, perforés, respectant l’enracinement pivotant du cèdre. Mais si le sachet n’était pas enlevé à la plantation de redoutables chignons se formaient provoquant, 10 ans après, la mort du jeune arbre. A partir de 1980, un gros progrès fut réalisé par la commercialisation de plants éduqués en conteneurs type « alvéoles » ou en godets type « couverture » de 400 cm³.

Les graines proviennent de peuplements classés : Ventoux, Lubéron, Forêt de Saou.

**Les plantations**

En 1960, nos camarades forestiers de l’Ardèche, qui dépendait alors de la 28e Conservation des Eaux et Forêts, disposaient, pour leurs chantiers, de plants de cèdre provenant de leur pépinière et ils nous vantaient les qualités du cèdre.


Ainsi dans la région forestière dite « Basse vallée du Rhône et Tricastin » où s’étend la série du chêne vert, 50 hectares ont été plantés. A partir de 1965, le cèdre de l’Atlas fut ensuite introduit dans l’étage collinéen dans le canton de Dieulefit (40 ha) et le canton de Crest nord (40 ha) et d’une manière plus ponctuelle dans le nord du département et dans le Diois (Châtillon, Pontaix, Aurel, Ponet, Jonchères).

Ainsi de 1965 à 1980, 200 hectares environ ont été plantés en cèdre. Dans cette première phase il s’agissait de constituer des parcelles expérimentales qui, ensuite, à partir d’une quarantaine d’années, seraient des foyers de dissémination des graines aillées. Mais il fallait, compte tenu des progrès réalisés dans la connaissance du cèdre
Cèdres et pins âgés de 10 ans, issus de semis sur banquettes à Barret-de-Lioure, 1963.

Cédres de 5 ans à Malataverne (1972).

(débouchés, sylviculture, qualité des plants), développer, dans une seconde phase, les plantations sur des surfaces plus importantes constituant des unités de gestion intéressantes.

C'est dans le cadre de la grande politique forestière méditerranéenne, instaurée dans le sud de la France, en application des règlements européens 269/79 du 6 février 1979 et 2088/85 du 23 juillet 1985, qu'une action importante est menée pour étendre l'aire du cèdre dans les boisements.

L'inventaire exhaustif des plantations effectuées depuis 1981 n'a pas encore été fait dans la Drôme mais on peut avancer une surface de 400 hectares, en peuplements purs, voisins des autres plantations en essences plus ordinaires (pins). Dans certaines communes des massifs ont pu être constitués : au Poët-Laval, 75 ha ; à Tonils, 15 ha ; La Motte-Chalancon, 20 ha ; St-Nazaire-le-Désert, 12 ha ; Rousset-les-Vignes, 20 ha ; Beauvoisin, 20 ha.

Au total dans notre département, en 30 ans, 600 ha de cédraies ont été créées.

Chez nous, le cèdre trouve ses conditions écologiques optimales dans l'étage du chêne blanc qui occupe, selon l'Inventaire Forestier National, une surface de 61 000 ha.

Au rythme de 50 ha de plantation par an, en 20 ans 1000 ha au minimum pourraient être plantés en cèdre.

Par la qualité de son bois et son port très esthétique, le cèdre est une essence noble : il est le favori des forestiers du midi. En effet, 10 000 ha ont été plantés en Provence-Côte d'Azur et 10 000 ha en Languedoc-Roussillon. L'aire potentielle dans ces deux régions est de 200 000 ha.

Certaines plantations peuvent produire 10 m³/ha/an avec un prix moyen de 220 francs le m³ sur pied (pin : 100 francs).

Par sa beauté et son port dynamique, le cèdre fait l'admiration des propriétaires reboiseurs. Je connais un propriétaire qui mesure chaque année la hauteur de ses arbres et qui a donné aux plus beaux les prénoms de ses petits-enfants. Un autre propriétaire, en janvier 1985, était désolé de voir les jeunes cèdres atteints par le gel (—25° aux Tonils) et, avec un très vif plaisir, il put constater que les aiguilles roussies reverdissaient au printemps.

Disparu à la fin du Tertiaire du nord de la Méditerranée, le cèdre de l'Atlas et le cèdre du Liban (en conditions plus sèches) ont une place essentielle dans la reconstitution de la forêt méditerranéenne française. Comme l'écrivait Monsieur Jean TOTH, Docteur Ingénieur en Avignon - I.N.R.A. : « plus que centenaire, le cèdre est plein d'avenir ». La remarquable régénération du cèdre au Ventoux (le cèdre pousse sur 1000 ha à partir de semis fait en 1862 sur 15 ha) autorise à penser que dans des conditions écologiques semblables on peut espérer une réussite équivalente. Les chercheurs forestiers croient que les cédraies marocaines et algériennes sont vouées à une disparition progressive due à une modification du climat devenu plus aride et à l'influence humaine. Il y aurait une zone refuge dans le midi.
Malataverne : Cèdres de 10 ans.

Croissance des jeunes peuplements de Cèdre de l'Atlas (d'après P. Bouvet).

Croissance des peuplements adultes de Cèdre de l'Atlas (d'après J. Toth).

Les peuplements situés dans les conditions les plus favorables sont en classe I ; ceux dont les conditions sont les plus défavorables sont en classe IV.
Cité plus de cent fois dans la Bible, utilisé depuis la plus haute antiquité, le cèdre est également, selon la tradition, l'« Arbre de Vie » qui a fourni le bois de la croix.

Avec la prescience du Penseur et du Poète, Antoine de Saint-Exupéry, dans la « Citadelle », a écrit de très belles pages sur la beauté du cèdre, son désir d'expansion pour protéger la terre et l'embellir.

« Car le cèdre planté dans la terre par ses racines, planté dans les astres par ses branchages, il est le chemin entre les étoiles et nous.
La terre à travers l'arbre se marie au miel du soleil.
Pour que la terre se fasse basilique, il suffit d'une graine ailée au gré des vents.
Je puis, rien qu'en ouvrant la main, délivrer une armée de cèdres qui escaladera la montagne.
Tu plantes un cèdre sur la montagne et voilà ta forêt qui, au cours des siècles, déambule.
Aussi le cèdre ne manque point de terre. Mais la terre peut manquer de cèdres et demeurer landes caillouteuses ».

Jean BIOULLES
Ingénieur Contractuel Forestier

« Aucun arbre dans le Jardin de Dieu ne pouvait l'égaler en beauté. »
Ezéchiel XXX
ACTUALITÉ MÉTÉOROLOGIQUE : UN HIVER CATASTROPHIQUE !

Qu’a-t-il donc fait, l’hiver qui s’achève, pour mériter ce qualificatif ? Les citadins — si nombreux aujourd’hui — n’ont peut-être rien remarqué qui puisse justifier ce titre.

Certes les températures sont descenues brutalement début janvier : Valence — 8,5° C ; Saint-Marcel-lès-Valence — 9,8 ; Livron — 9,9 et même Romans — 10,2, alors qu’à Valdrôme on atteignait — 15,1° C.

Mais ce ne sont quand même pas des températures exceptionnelles puisqu’en 1985 (ce n’est pas si vieux) Livron enregistrait — 15,1° C, Valence — 14,6 ; Saint-Marcel-lès-Valence — 16,8 et Valdrôme — 23 ! Certes, aussi, février a été relativement froid dans l’ensemble (on atteint — 17, 6° C à Valdrôme). Les moyennes enregistrées ont été pour Valence et Livron 3,3° C ; Romans 3, Saint-Marcel-lès-Valence 2,9 alors que la moyenne habituelle de février à Valence est de 5,5° C. Mais elle était seulement, en 1986 de 1,6 à Livron ; 1,3 à Valence ; 0,9 à Saint-Marcel-lès-Valence. Les journées furent d’ailleurs bien ensoleillées en montagne alors que les brouillards longs à abandonner la plaine ont quand même permis une insolation normale.

Alors ?... Vous l’avez déjà deviné : la sécheresse s’est installée depuis la mi-décembre. La dernière pluie digne de ce nom, mais avec seulement 5,1 mm d’eau, est tombée le 23 décembre ! Depuis Valence n’a reçu que 2,6 mm en janvier et 5,6 mm en février. Mars a même accentué le phénomène puisqu’une légère pluie n’est arrivée que le 24 ! Il est donc tombé moins de 10 mm d’eau du 24 décembre inclus au 23 mars inclus soit pendant 90 jours (3 mois !). Pendant la deuxième moitié du 19e siècle, Marius Villard avait relevé 68 jours comme plus longue sécheresse (du 5 décembre 1879 au 10 février 1880). Ce record est donc malheureusement battu. La station météorologique de Montélimar signale de son côté qu’elle n’a pas enregistré d’hiver aussi sec depuis 1921, date de l’ouverture de la station. Marius Villard considère comme période de sécheresse celle pendant laquelle il est tombé moins de 10 litres d’eau au m² (soit 10 mm).

Un petit tableau pour Valence nous permet de nous rendre mieux compte du phénomène.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Mois/Saison</th>
<th>19e siècle</th>
<th>20e siècle</th>
<th>Hiver 92-93</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Décembre</td>
<td>51,8 mm</td>
<td>58,2 mm</td>
<td>41,6 mm</td>
</tr>
<tr>
<td>Janvier</td>
<td>45,3 mm</td>
<td>49,1 mm</td>
<td>2,6 mm</td>
</tr>
<tr>
<td>Février</td>
<td>46,1 mm</td>
<td>58,7 mm</td>
<td>5,6 mm</td>
</tr>
<tr>
<td>Hiver</td>
<td>143,2 mm</td>
<td>166 mm</td>
<td>49,8 mm</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Nous avons donc enregistré à peine 30 % d’une pluviométrie normale pour cette saison. Ce serait encore bien plus grave si l’on prenait en compte les trois premiers mois de l’année : au lieu de 178,8 mm on aurait 16 mm soit moins de 10 %.

Pourtant ce qui permet de justifier encore plus le terme catastrophe c’est que cette sécheresse arrive après des années où la pluviométrie a été nettement déficitaire. Ainsi on a enregistré à Valence : 574 mm en 1989 ; 855 mm en 1990 ; 718 mm en 1991 ; 855 mm en 1992, soit une moyenne de 750 mm sur ces 4 dernières années alors qu’elle était de 914 mm au 19e siècle et de 841 pour les trente dernières années.

Le département de l’Ardèche qui subit comme nous les rigueurs de cette sécheresse a analysé dans son bulletin météorologique de janvier son évolution. On enregistre au Cheydrat, depuis 1988, un déficit cumulé de 921 mm d’eau (près d’un mètre !) auquel vient s’ajouter l’effet aggravant d’un excédent de température de 34° ! On note que depuis septembre 92 l’écart se creuse à nouveau pour les précipitations alors que pour les températures le phénomène de hausse s’amplifie.

Certes, l’année dernière, après déjà un hiver très sec : décembre 14 mm, janvier 25, février 30, soit 69 mm (42 % de la normale), les mois de mai et surtout de juin suivis d’un été humide avaient sauvé provisoirement la situation. Alors faut-il souhaiter encore un printemps pourri au risque de déplaire aux nombreux randonneurs, mes amis ?

Fernand MONTEILLET
SORTIE ANNUELLE DE L’A.U.E.D.

le dimanche 13 juin 1993 :
Le Val de Drôme, de Vercheny à Sainte-Croix et le Pays de Quint
La sortie se fera en car, avec départs de Romans, Valence, Livron et Crest

RENDEZ-VOUS :
à Romans à 7 h 30 : boulevard Gambetta (en face du lycée Triboulet) ;
à Valence à 7 h 45 : place Aristide-Briand ;
à Livron à 8 h 15 : place de l’ancienne mairie ;
à Crest à 8 h 40 : place de la gare.

ITINÉRAIRE :
  Pour les voitures particulières, parkings sur la place du village (entrée sud) ou à l’extrémité nord du vieux village.
  Commentaire du paysage sur le chemin à la sortie ouest du village.
— SAINT-JULIEN-EN-QUINT : Pique-nique (de 12 à 14 h environ). En cas de mauvais temps possibilité de repli à l’école ou à la salle municipale.
  Présentation de la commune par Monsieur le maire.
  Commentaire du paysage sur un des facots du col de Marignac.
— VERCHENY : Visite de l’école de cadres UPASEC à Vercheny-le-Bas.
  Pour terminer, visite de la cave d’un producteur de Clairette de Die.

Retour à Romans vers 21 heures.

INSCRIPTIONS pour le car :
Date limite de leur réception : le samedi 5 juin 1993.
Les adresser accompagnées du paiement (libellé des chèques : A.U.E.D. Valence) à :
Monsieur Fernand MONTEILLET, 13 avenue de l’Yser - 26000 VALENCE
(Tél. 75 43 08 05)
Prix du transport, par personne, au départ de :
  Romans : 70 F    Valence : 60 F    Livron : 50 F    Crest : 40 F

BULLETIN D’INSCRIPTION
pour la sortie annuelle du dimanche 13 juin 1993

M., Mme ____________________________________________ Prénom ____________________________________________
participent à la sortie dans le Diois.

Lieu de départ : Romans (70 F) □    Valence (60 F) □    Livron (50 F) □    Crest (40 F) □
Nombre de participants : __________ Montant total : __________ F

Chèque joint d’un montant de __________ F à l’ordre de l’A.U.E.D Valence
(pour les chèques postaux : A.U.E.D. Valence - LYON 5744-20 T)
NUMÉROS DISPONIBLES DE LA REVUE AU 1/06/1993

A. Les membres enseignants drômois en activité peuvent les demander au CDDP, 10 rue de la Manutention, BP 2110, 26021 Valence Cedex, pour les années 1976 et suivantes, sous réserve d'épuisement des stocks, et à condition de joindre un chèque libellé à « A.U.E.D. VALENCE » - CCP n° 5744-20 T Lyon, correspondant au montant des numéros demandés.

B. Tous les autres lecteurs de la Revue doivent les demander à M. CHAFFAL, 41, rue Chorier, 26000 Valence, qui, sauf épuisement des stocks, les enverra sous pli clos et facture jointe à l'adresse d'expédition : prix des numéros + frais d'envoi. Veuillez régler à réception, en rappelant le décompte, par chèque postal ou bancaire adressé à :
M. CHAFFAL, trésorier, 41, rue Chorier, 26000 Valence, le libellé étant obligatoirement « A.U.E.D. VALENCE ».

<table>
<thead>
<tr>
<th>Année</th>
<th>Numéro</th>
<th>Titre</th>
<th>CDDP</th>
<th>Chez M. Chaffal</th>
<th>PRIX</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1979</td>
<td>4</td>
<td>Le Royans II</td>
<td>40</td>
<td>94</td>
<td>15 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1980</td>
<td>3</td>
<td>De Mirabel à Livron</td>
<td>34</td>
<td>65</td>
<td>10 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>4</td>
<td>La basse Drôme</td>
<td>42</td>
<td>104</td>
<td>10 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1981</td>
<td>1</td>
<td>La basse Drôme - Pays humides - Saou</td>
<td>19</td>
<td>104</td>
<td>10 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>2</td>
<td>Le pays de Bourdeaux I</td>
<td>18</td>
<td>96</td>
<td>12 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>3/4</td>
<td>Le pays de Bourdeaux II</td>
<td>41</td>
<td>94</td>
<td>20 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1982</td>
<td>1</td>
<td>Saint-Uze - Dieulefit - Le Rhône en 1981</td>
<td>212</td>
<td>29</td>
<td>14 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>2</td>
<td>Romans et son pays I</td>
<td>141</td>
<td>28</td>
<td>12 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>3/4</td>
<td>Romans et son pays II</td>
<td>150</td>
<td>21</td>
<td>20 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1983</td>
<td>1/2</td>
<td>Plaines agricoles</td>
<td>245</td>
<td>25</td>
<td>20 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>3</td>
<td>L’enclave de Valrèse I</td>
<td>140</td>
<td>8</td>
<td>20 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>4</td>
<td>L’enclave de Valrèse II</td>
<td>185</td>
<td>8</td>
<td>22 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1984</td>
<td>1</td>
<td>Recherches archéologiques - L’art roman dios</td>
<td>220</td>
<td>34</td>
<td>20 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>2</td>
<td>Le Coiron - Villeneuve-de-Berg</td>
<td>134</td>
<td>18</td>
<td>22 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>3/4</td>
<td>Villeneuve-de-Berg - Justres</td>
<td>120</td>
<td>31</td>
<td>30 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1985</td>
<td>1</td>
<td>Antoine Court (protestant) - La Drôme à la veille de 1789</td>
<td>252</td>
<td>27</td>
<td>25 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>2</td>
<td>De Dieulefit à Nyons - L’Eyguiers</td>
<td>290</td>
<td>19</td>
<td>30 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>3/4</td>
<td>Histoire de Nyons et son canton - Le Pégue</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>35 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1986</td>
<td>1/2</td>
<td>Le Nyonsais (suite) - Les arbres remarquables dans la Drôme</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>35 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>3</td>
<td>De Châtillon-en-Diois à Lus-la-Croix-Haute</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>35 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>4</td>
<td>De Châtillon à Lus - Arbres remarquables</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>35 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1987</td>
<td>1/2</td>
<td>Canton de Châtillon (suite) - Arbres remarquables (suite)</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>45 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>3</td>
<td>Le bassin de l’Oule (1) - Arbres remarquables</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>35 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>4</td>
<td>Le bassin de l’Oule (2) - Arbres remarquables</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>45 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1988</td>
<td>1</td>
<td>Le bassin de l’Oule (3) - Arbres remarquables</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>35 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>2/3</td>
<td>La région de Saint-Donat - Arbres remarquables</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>45 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>4</td>
<td>La région de Saint-Donat - Arbres remarquables</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>30 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1989</td>
<td>1</td>
<td>Bourgs castraux - Intempéries - Arbres remarquables</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>50 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>2/3</td>
<td>Piedmont occidental du Vercors - Donjons romans</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>60 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>4</td>
<td>Piedmont du Vercors - M. Crouzon, institutrice (1881-1925)</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>55 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1990</td>
<td>1</td>
<td>Prieuré de Saint-André-de-Rosans - Monuments aux morts</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>50 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>2</td>
<td>Les Hautes Baronnies (1ère partie)</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>50 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>3/4</td>
<td>Les Hautes Baronnies (2e partie) - Arbres remarquables</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>65 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1991</td>
<td>1/2</td>
<td>Les Hautes Baronnies (3e partie) - Jardin de Montélimar</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>60 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>3</td>
<td>Le Tricastin (1) ; Châteauneuf, Donzère</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>50 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>4</td>
<td>Le Tricastin (2) ; Saint-Paul-Trois-Châteaux - Arbres remarquables</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>50 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1992</td>
<td>1</td>
<td>Le Tricastin (3)</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>45 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>2/3</td>
<td>Le Tricastin (fin) ; Dieulefit et sa région (1)</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>60 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>4</td>
<td>Dieulefit et sa région (II) - Activité économique et vie religieuse</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>55 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>1</td>
<td>Dieulefit et sa région (III) - Géologie de la Drôme - Climatologie</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>55 F</td>
</tr>
<tr>
<td>1993</td>
<td>Numéros spéciaux</td>
<td>Regards sur le Vercors drômois</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>60 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Architecture religieuse dans la Drôme</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>80 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Romans au XIXe siècle</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>10 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Crussol</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>10 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>L’enseignement et la Révolution dans la Drôme</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>40 F</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td></td>
<td>Tables analytiques du trentenaire (1960-1990)</td>
<td>stock important</td>
<td>stock important</td>
<td>50 F</td>
</tr>
</tbody>
</table>